

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8ME ANNEE, No 371.—SAMEDI, 13 JUIN 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



SIR ANTOINE-AIMÉ DORION, DÉCÉDÉ

Juge en chef de la Cour d'Appel.—Photo L. G. Archambault, photogravure Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 JUIN 1891

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Galerie canadienne : Sir Antoine-Aimé Dorion, décédé.—Chasses et pêches (avec gravure), par L. Boussnard.—Le catéchisme.—Science amusante (avec gravure), par Tom Tit.—Biographie : Le très honorable sir John A. Macdonald, par Avila Marsan.—Britannia, par N. Durand.—Primes du mois de mai : liste des numéros gagnants.—Poésie : Epître à mon caniche, par A. Gusman.—Excursion au lac Jacques-Cartier, par Chs. Eus.—Ingénieuse invention.—Nouvelles à la main.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel.—Choses et autres.

GRAVURES : Portrait de sir Antoine-Aimé Dorion, décédé.—Lo salon des Champs-Élysées, Paris : Loretour des prix ; Le catéchisme ; Cause ie.—Portrait de l'hon. sir John A. Macdonald, décédé.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

| | |
|------------------|-------|
| 1re Prime | \$50 |
| 2me " | 25 |
| 3me " | 15 |
| 4me " | 10 |
| 5me " | 5 |
| 6me " | 4 |
| 7me " | 3 |
| 8me " | 2 |
| 86 Primes, à \$1 | 86 |
| 94 Primes | \$200 |

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Le prince vient de faire une bonne action, et la chose est assez rare pour qu'elle mérite d'être rapportée.

Le prince Napoléon, qui vient de mourir, a laissé un testament par lequel il déshérite complètement un de ses fils, donne tout à l'autre, au prince Louis, et recommande à celui-ci de lire la correspondance qu'il a eue avec la prin-

cesse Clotilde, pour prouver qu'il a eu raison de se séparer d'elle.

La lecture de cet étrange document a été faite en présence de la veuve et de ses deux fils, et quand elle fut terminée le prince Louis déclara qu'il allait jeter au feu toute la correspondance en question, et que, quand à la fortune de son père, il la partagerait avec son frère déshérité.

Le prince Louis a fait, je le répète, une bonne action, il a réparé la sottise que voulait faire son père, il a respecté sa mère et prouvé qu'il était bon frère.

Vive le prince Louis ! (à condition qu'il ne soit jamais prétendant).

** Les testaments de ce genre ne sont aussi rares qu'on serait tenté de le croire, et tous les

jours on voit, en Angleterre surtout, des parents qui déshérent leurs héritiers au profit d'un seul.

Les Anglais ont, en effet, la spécialité des testaments bizarres, et les exemples suivants, racontés par maints auteurs, le prouvent un peu.

Je ne fais que citer.

Voici un extrait du testament d'un homme marié, mort à Londres au mois de juin 1791 : "Vu que j'ai eu le malheur d'avoir pour femme Elisabeth M..., qui depuis notre mariage m'a tourmenté de toutes les manières ; que, non contente de se moquer de mes avis, elle a fait tout ce qu'il lui était possible de faire pour me rendre la vie à charge ; que le ciel ne semble l'avoir envoyée dans ce monde que pour m'en faire sortir plus tôt ; que la force de Samson, le génie d'Homère, la prudence d'Auguste, l'adresse de Pyrrhus, la patience de Sob, la subtilité d'Annibal, la vigilance d'Hermogène ne suffiraient pas pour dompter la perversité de son caractère ; que rien dans le monde ne pourrait la faire changer, puisque nous avons vécu séparés pendant huit ans, que j'y ai gagné autre chose que la perte de mon fils, qu'elle a corrompu et qui m'a totalement abandonné d'après ses conseils ; pesant mûrement et attentivement toutes ces considérations, j'ai légué et je lègue à Elisabeth M..., ma femme, 1 shilling."

** Une grande dame anglaise laissa le singulier testament que voici : "Convaincue que mon chien a été le plus fidèle de mes amis, je déclare le choisir pour seul exécuteur de mon testament, et de mes dernières volontés, et lui laisser l'entière disposition de toute ma fortune. J'ai de grands sujets de plainte contre les hommes ; le physique ne vaut pas mieux chez eux que le moral. Mes amoureux sont volages et trompeurs ; mes prétendus amis faux et perfides. De toutes les créatures qui m'entourent, je n'en ai trouvé qu'une qui possède de bonnes qualités, c'est Fidèle. Je dispose de tous mes biens en sa faveur, et j'entends que des legs soient faits à tous ceux auxquels il lui plaira d'accorder ses caresses ou qu'il distinguera en remuant la queue."

** En 185..., lord N..., un des plus riches gentlemen du Royaume Uni, vint à mourir. Ses nombreux collatéraux, ses clients, le nombreux personnel de ses maisons étaient rassemblés, sur sa volonté expresse, pour assister à la lecture de son testament, que l'originalité bien connue du défunt faisait présager gros de surprises. Au moment où le notaire ouvrait le parchemin, après en avoir fait sauter les cachets, un jeune chat s'élança sur l'épaule d'une petite servante qui se tenait cachée derrière tout le monde. L'animal folâtre faisait de telles gambades et de telles grimaces, que l'enfant, n'y tenant plus, partit d'un grand éclat de rire. L'assemblée entière, choquée d'une telle irrévérence et d'un si prodigieux oubli du décorum, fixa sur la pauvre fille des yeux furibonds ; mais l'élan du rire est si contagieux, que plus l'enfant faisait d'efforts pour le comprimer, plus son rire éclatait. On allait, avec indignation, procéder à l'expulsion de la servante, lorsque le notaire, qui avait jeté les yeux sur le testament, la proclama, à la stupéfaction générale, légataire universelle ; en effet, la première clause attribuait la totalité de l'héritage à la personne qui ne pourrait s'empêcher de rire à l'ouverture du testament. Comme de raison, les héritiers en appelèrent au tribunal, qui donna gain de cause à la jeune fille et fit respecter les dernières volontés du défunt. La servante ne se sépara plus du chat auquel elle devait sa fortune et trouva moyen de faire partager l'héritage à l'un des héritiers déconvenus.

** En voilà assez, mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que la plupart du temps ces testaments sont approuvés par les tribunaux qui, à l'aide de raisonnements insensés, prouvent clair comme le jour que les dernières volontés des toqués qui les ont dictées doivent être respectées.

De leur vivant, on les aurait mis dans un asile d'aliénés, si on avait cru s'apercevoir du peu d'équilibre de leurs facultés.

A mon avis, tout testament ayant pour résultat de frustrer certains héritiers légitimes devrait être cassé à moins de raisons de la plus haute gravité.

Le prince Louis a agi sagement en annulant celui de son père et cet exemple est bon à noter.

** Pierre Loti ou plutôt pour l'appeler de son véritable nom, le lieutenant de vaisseau Louis Viaud, vient d'être élu membre de l'Académie Française, pendant son absence, puisqu'il était à bord d'un des navires de la flotte de la Méditerranée, lors de son élection.

Il avait cependant de rudes concurrents, de Bornier, Zola et autres qui ont leurs valeur, mais le sympathique auteur de *Pêcheur d'Islande* est arrivé bon premier.

Un lieutenant de vaisseau, écrivain presque inconnu il y a dix ans, fait partie aujourd'hui des quarante immortels !

Quel succès !

J'applaudis des deux mains et je suis heureux de voir que justice est rendue à un des meilleurs écrivains de notre langue.

Que n'en est-il ainsi au Canada, où l'on constate avec stupéfaction que Buies ne fait pas partie de la Société Royale !

Ce serait à en rire si cela n'était pas si triste

** On se demande déjà ce que l'Exposition Universelle de Chicago nous réserve de merveilles, et c'est Edison lui-même qui commence à soulever un coin du voile de cet inconnu :

"J'ai deux ou trois nouvelles choses à montrer," dit-il récemment, "qui surprendront et plairont aux visiteurs de la classe d'électricité à l'Exposition, et qui, j'en suis convaincu, seront un succès. Deux de mes nouvelles inventions ne sont pas suffisamment prêtes pour pouvoir les décrire. Quant à la troisième, qui est presque terminée, je n'hésite pas à en dire quelques mots.

D'après mon invention, j'espère pouvoir reproduire sur une toile un portrait de qui que ce soit et d'une ressemblance frappante en même temps que reproduire les paroles. De sorte que si, par exemple, Mme Patti chantait quelque part, cette invention reproduira son portrait en pied sur une toile d'une façon si exacte que l'on pourra distinguer toutes les expressions de son visage en même temps qu'écouter sa voix mélodieuse. L'invention sera à l'œil ce que le phonographe à la voix, mais la reproduira en mieux et plus clairement. J'ai même si bien perfectionné cette invention, qu'il m'est permis de reproduire un duel dans ses plus petits détails : les deux adversaires, l'endroit où le combat a lieu, les témoins, le docteur et, dans le lointain, la voiture attendant le blessé ; on peut distinguer les mouvements de physiognomie, entendre le grincement du fer sur le fer, les battements, les glissements de l'épée ou sabre. Lorsque cette invention sera perfectionnée," ajoute M. Edison avec un visage rayonnant, "une personne pourra, étant assise chez elle, dans son fumoir et ayant un conduit électrique avec un théâtre quelconque, voir soit sur son mur, soit sur une toile, les acteurs et entendre tout ce qu'ils disent. De plus, je puis placer mon appareil de façon à embrasser un coin de rue, et le laissant amasser toutes les personnes qui passent, elles pourront être exactement reproduites sur une toile ; si parmi ces personnes il se trouvait un ami, il serait instantanément reconnu. Cette invention s'appellera le *Dinetograph*. La première partie du mot veut dire "motion" et la seconde "écrire," les deux réunis "reproduction du mouvement."

Ce serait la solution du problème qui préoccupe tant les savants depuis quelques années : se voir et se parler à grande distance.

Je vous l'ai déjà dit, la science n'est encore qu'à l'état d'enfance et nos descendants verront de belles et grandes choses.

** La grave question de la tendance des cultivateurs à abandonner leurs terres pour aller chercher fortune et récolter misère dans les villes, est une de celles qui nous intéressent le plus, et je

vois qu'elle préoccupe aussi nos cousins français d'outre mer.

Un instituteur, M. Devienne, vient de la traiter en quelques lignes et, de plus, avec le grand mérite d'indiquer un remède à essayer.

Je lui laisse la parole :

" Certes, la plus noble comme le plus utile des professions est celle du brave cultivateur. Dans nos villages tous nos efforts doivent tendre à conserver au sol des travailleurs robustes et éclairés. Il est temps, en effet, de réagir avec énergie contre cette sorte de mirage qui attire vers les villes les habitants de nos campagnes. Ne nous laissons pas de montrer à nos écoliers combien la vie paisible et fortifiante des champs est préférable à la vie fiévreuse et énervante des grandes cités ; prouvons leur que c'est par le travail intelligent, l'ordre et l'économie qu'on arrive à l'aisance et surtout au bonheur ; décidons-les enfin à suivre la carrière modeste et laborieuse de leurs parents, à cultiver la terre qu'ont fécondée leurs aïeux.

" Mais, à notre avis, le meilleur moyen de faire aimer les champs aux enfants de nos villages et de les retenir au foyer paternel, c'est d'étudier avec eux leur futur métier, c'est de leur donner un bon enseignement agricole ; plus ils connaîtront la terre, plus ils l'aimeront, car on s'attache de préférence à ce que l'on connaît bien.

" Habitons-les donc à regarder autour d'eux ; profitons des faits de chaque jour pour les initier à la vie pratique ; visitons avec eux les champs et les fermes ; faisons des expériences et raisonnons toutes nos opérations.

" En résumé, donnons à nos jeunes gens toutes les notions qui pourront rendre leur travail moins pénible, plus intéressant et plus rémunérateur ; saisissons toutes les occasions favorables pour faire d'eux des cultivateurs intelligents et observateurs, exempts de préjugés, mais prudents, laborieux et économes.

" Il est clair que pour obtenir un semblable résultat nous devons accorder à l'agriculture la place qu'elle mérite dans nos programmes et dans notre emploi du temps. C'est d'ailleurs à elle que tout notre enseignement scientifique doit s'appliquer. Et comme les matières les plus utiles sont souvent négligées si elles ne reçoivent la sanction des examens, nous demandons que tout candidat ou certificat d'études primaires soit obligé de faire une composition d'agriculture."

Certes, on jurerait que ces lignes ont été écrites pour le Canada, tant les conseils qu'elles renferment pourraient s'appliquer à notre pays et je crois que nos gouvernants qui reçoivent le MONDE ILLUSTRÉ, et ils doivent tous le recevoir et surtout le lire, feront bien d'étudier cette question.

Le mal est que nombre de nos instituteurs suivent trop la routine, l'ornière, sans avoir assez d'initiative.

* * * Puisque je parle d'institutions, le passage suivant, extrait d'un journal allemand, porte en lui-même son enseignement :

" *Suicides d'écoliers à Berlin.*—Il résulte de la statistique d'enfants à Berlin que dans le cours de l'année 1890 : soixante deux enfants, savoir 45 garçons et 15 filles se sont donné la mort dans cette ville.

" Sur ce nombre, 25 avaient accompli leur quinzième année, 14 étaient âgés de quatorze ans, 9 de treize ans, 7 de douze ans et un n'avait pas encore sept ans. Dans la plupart des cas, la cause du suicide est restée inconnue ; pour quelques-uns, on a eu des raisons de croire qu'il fallait l'attribuer à un excès de sévérité de la part des parents ou des instituteurs."

Je n'ai jamais admis—quoiqu'en pensent mes adversaires sur ce point—qu'un instituteur ait, moralement sinon légalement, le droit de frapper un élève, même du bout des doigts et je soutiendrai jusqu'à mon dernier soupir que toute correction corporelle infligée à un collégien est un outrage qui ne produit rien de bon.

Je m'attends bien à être attaqué sur ce point, mais comme je sais que j'ai raison, cela ne me fera ni chaud, ni froid.

Je n'ai reçu qu'une gifle de la main d'un pion, dans ma vie,—il se nommait Raoul—et bien qu'il

soit mort trois jours plus tard, je me demande parfois encore si je ne lui en veux pas un peu.

Non, je lui ai pardonné, mais quand ce souvenir me revient, la colère me bouleverse encore le cerveau.

C'est tout ce que m'a produit ce châtement im-
mérité.

Raoul fut chassé du collège le jour même, car il était expressément défendu de frapper un élève, et, comme je vous le disais, trois jours après on le trouva mort dans sa chambre, à côté de deux ou trois bouteilles de cognac.

Je souhaite que Dieu ait eu pitié de son âme !

Lein Lédien



SIR ANTOINE-AIMÉ DORION



'EST au milieu du plus profond silence, de l'émotion la plus complète et du recueillement le plus sincère que l'honorable juge en chef Francis Johnson annonçait, du haut du Banc que Sir Antoine-Aimé Dorion, juge en chef de la Cour d'appel du District de Montréal, venait de succomber aux immenses labeurs d'une vie exemplaire de dévouement et de sacrifices.

De l'éloge suprême qu'adressait au regretté défunt l'éminent collaborateur de ses travaux judiciaires, nous n'avons retenu qu'un mot, un cri du cœur, qui emprunte une haute valeur à la solennité de la circonstance et à l'éminence du magistrat qui l'a prononcé.

" Avant tout, il était juste," disait l'honorable juge Johnson en terminant les quelques paroles que lui dictait son amitié et que lui permettait sa profonde émotion. Plus beau témoignage fut-il jamais rendu à un homme public après soixante ans de vie de luttés politiques, de travaux administratifs et de direction judiciaire ? Plus bel éloge fut-il jamais prononcé d'une bouche plus autorisée ?

D'autres morts ont pu avoir une fin plus illustre, aucun n'aura jamais eu un panégyrique plus simple, plus digne.

Le temps est mal venu en présence d'une tombe ouverte pour tracer un portrait du grand patriote qui vient de disparaître.

" *De mortuis nisi bonum nihil,*" n'est sûrement pas la parole sage qui arrête aujourd'hui notre plume ; si nous avions une hésitation elle ne pourrait prévenir que d'une crainte bien légitime de ne pas dire assez de bien ou de ne pas le dire assez bien.

Et pourtant, nous ne pouvons pas si humble que puisse être l'effort que nous tentons, nous empêcher de laisser tomber de notre plume quelques traits familiers, quelques dates ignorées ou oubliées qui graveront pour toujours dans l'esprit de la population qui burineront dans les cerveaux les traits et la silhouette du grand homme qui vient de s'éteindre.

Nous l'avons tous vu, les jeunes de la génération, ce vénérable vieillard qui, à la veille de chaque terme de la cour criminelle ou de la cour d'Appel, arrivait modestement au palais à l'heure fixée pour l'ouverture des cours ; son message le suivait avec un sac rempli de livres de droit et sans bruit il pénétrait dans ce temple dont il était le souverain maître, où il représentait au premier rang la justice des hommes.

La foule, les passants, les indifférents mêmes se découvraient avec respect devant ce vénérable

vieillard qui personnifiait tout une époque, qui symbolisait tout un principe et qui avait porté sur ses épaules maintenant affaiblies toutes les destinées d'un parti grand et puissant.

En lui, il avait incarné tout ce que le sentiment politique peut contenir de véhémentes convictions, d'ardeurs belliqueuses, et maintenant il venait tenir entre tous une balance égale, entendre la plainte du faible et la défense du fort et peser également entre l'un et l'autre suivant sa conscience, sa conviction et sa science, car " avant tout il était juste".

Elle était bien profonde la confiance du peuple et de la foule dans sir A. A. Dorion, le juge en chef comme tout le monde l'appelait. Sa présence sur le banc était un soulagement à la fois pour le prévenu et pour l'accusateur, elle était un gage de justice, d'impartialité et de savoir :

La mort de sir A. A. Dorion laisse au Palais un vide douloureux, une place bien difficile à remplir, mais il est encore dans le cœur de notre population, de la partie saine et patriotique de notre bon peuple, un souvenir non moins ineffaçable que ravive ce triste événement, un deuil que ne peuvent consoler les plus grands éloges. Ce deuil c'est celui du parti libéral privé d'une de ses plus importantes figures.

Sir Antoine-Aimé Dorion était né le 17 janvier 1818, à Ste-Anne de la Pérade. Son père représentait le comté de Champlain à la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, et son grand père, Pierre Bureau, avait été membre de la même Chambre. Ses études se firent au collège de Nicolet, et il entra au Barreau en 1842 ; en 1863, il était nommé Conseil de la Reine, et créé chevalier en 1877. Il fut élu au Parlement du Canada pour la cité de Montréal en 1854 et siégea jusqu'en 1861 ; défait à cette date, il se présenta pour le comté d'Hochelaga et fut élu ; il représenta ce comté jusqu'à l'Union, et après l'Union jusqu'en 1872, où il fut élu pour Napierville.

En 1858, il entra au Conseil Exécutif, dont il ne fit partie que deux jours, lors du fameux *double kuffle*. En 1862, il fut nommé Secrétaire-Provincial ; Procureur-Général pour le Bas-Canada de mai 1863 à mars 1864.

Lors de l'avènement du gouvernement Mackenzie, il fut nommé ministre de la justice de novembre 1873 au premier juillet 1874, date de son élévation au poste de juge en chef.

Cet homme bon est mort comme il avait vécu, modeste et simple, en paix avec les hommes et avec son Dieu.

On assure que ses dernières paroles ont été pour donner quelques conseils à son petit-fils, le fils de notre bienveillant ami M. C. A. Geoffrion, quelques conseils sur l'arrangement des fleurs qui devaient orner le jardin de l'hospitalière maison de Vaudreuil où le regretté juge en chef passait tous ses étés.

Cette dernière preuve de tranquillité d'esprit peint l'homme, c'est un trait bien touchant qui indique plus que de longs écrits pourraient le faire toute la bonté et la simplicité de ce grand cœur.

M. A. A. Dorion épousa en 1848 Mlle Trestler, fille du Dr Trestler, de Vaudreuil. Après quelques années d'existence conjugale, il se trouva veuf avec quatre enfants,—un fils, qui mourut jeune et trois filles. L'aînée de ces dernières est la femme de M. C. A. Geoffrion, l'éminent C. R. Le père ne s'est jamais séparé de cette enfant, pas plus d'ailleurs que des autres. Jusqu'à présent il a toujours vécu avec M. et Mme Geoffrion, leurs enfants et ses propres filles non mariées et c'est auprès d'eux qu'il a rendu le dernier soupir, c'est à eux que nous adressons nos bien sincères condoléances.

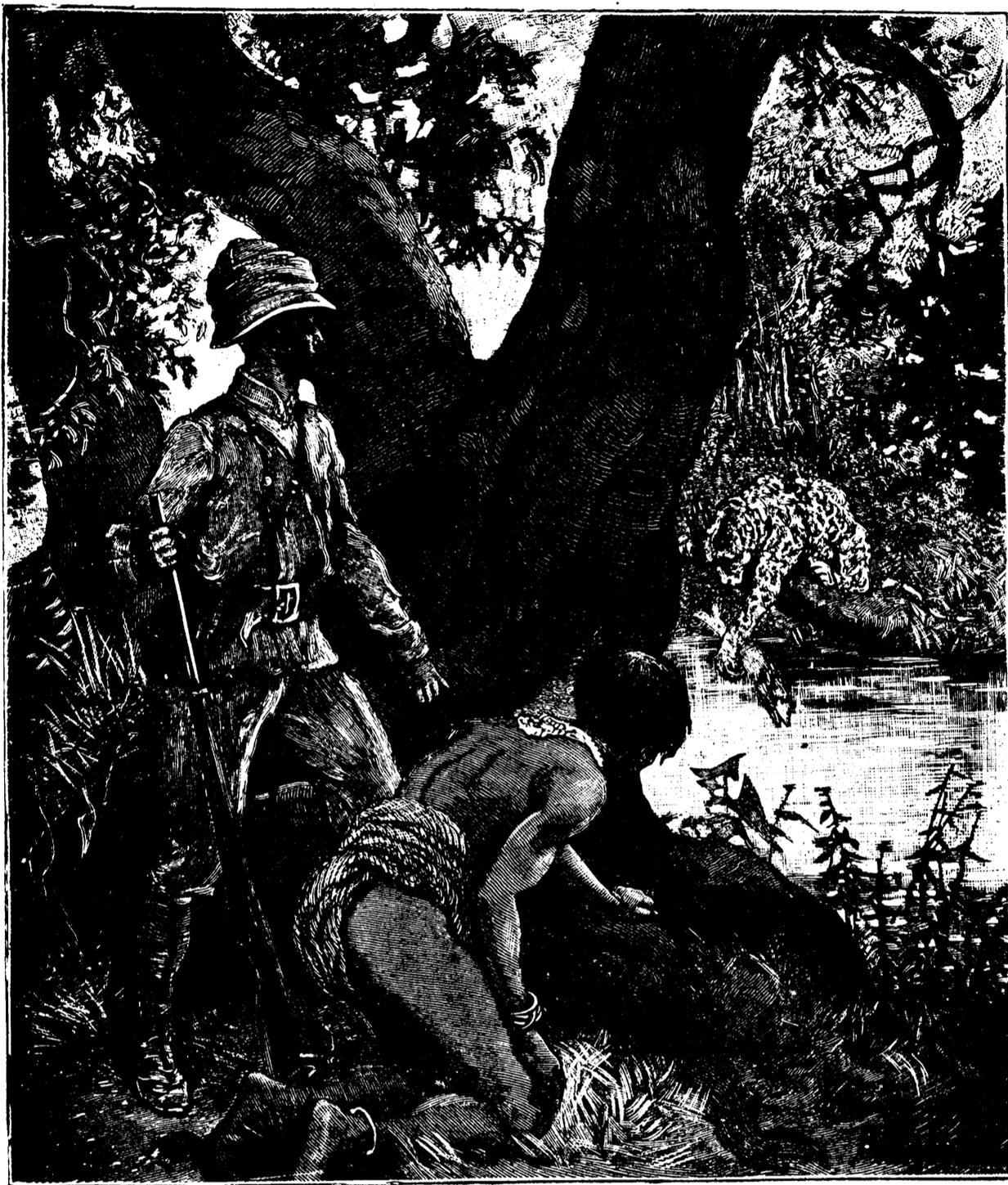
Ce n'est la vérité qui persuade les hommes, ce sont ceux qui la disent.—NICOLE.

Quand on manque d'idées, on les remplace par des mots.—GUTH.

L'estime et le respect ne sont pas la même chose ; on respecte les situations, on estime que les caractères.—ALEX. DUMAS fils.

L'aumône que l'on fait en pleine santé est de l'or ; celle que l'on fait étant malade, de l'argent ; celle que l'on fait par testament, de cuivre.

CHASSES ET PÊCHES



Le jaguar attrape un poisson de vingt-cinq livres.—Page 101, col. 2

JAGUAR PÊCHEUR

—“Où, monsieur, me disait, il y a quelques années, un dompteur célèbre, les animaux que l'on est convenu d'appeler féroces sont de grands colomnés, ou plutôt de grands méconnus. Les voyageurs, surtout les chasseurs, ont perpétué, sur leur compte, des choses contre lesquelles je m'efforce, mais en vain, de réagir, et je prétends...”

—Que vos lions, vos ours, vos tigres, sont de simples moutons, n'est-ce pas ?

—Je ne vais pas jusque-là ; mais j'affirme qu'à l'état de liberté absolue, ils n'attaqueront jamais l'homme. Vous entendez bien : jamais ! Leur soi-disant férocité ira simplement jusqu'à se défendre s'ils sont serrés de trop près, ou blessés.

—C'est possible, après tout

—Le difficile, voyez-vous, n'est pas de tuer un grand félin, un éléphant ou un rhinocéros. Par dieu ! la belle affaire, quand on a en main une carabine à balle explosible ! Non, la difficulté con-

siste à joindre les animaux sauvages, qui éventent l'homme à d'incroyables distances et qui, même affamés, détalent à son approche. Vous verrez cela, vous qui appartenez à cette catégorie de massacreurs que l'on nomme chasseurs, si la fantaisie vous prend d'aller, comme un simple Tartarin, faire la guerre aux grands fauves.”

.... Ces paroles me revenaient à l'esprit cinq ou six mois après, alors que, poussé par mon humeur aventureuse, je me trouvais à pérégriner, dans le bassin de l'Amazone, beaucoup pour mon agrément, et un peu pour remplir la mission scientifique à moi confiée par le ministère de l'Instruction Publique.

J'avais faim, cela va sans dire, car le gibier n'abonde guère dans les grands bois, et surtout j'avais soif comme on a soif à trois degrés au dessus de l'équateur, au milieu d'une futaie immense fermée à toutes les brises, sans une goutte d'eau, étouffé sous l'impénétrable dôme de verdure, où prospèrent si magnifiquement les arbres à feuilles de zinc caractérisant la flore équinoxiale.

Mes porteurs de provisions étaient en arrière, à une demi-journée de marche ; j'étais accompagné d'un seul Indien, mon guide.

La forêt vierge s'allongeait, interminable, et rien ne faisait soupçonner la proximité du cours d'eau annoncé par Yarurri, le Peau-Rouge amazonien.

Ce dernier, sans un atome de sueur au front s'avancait de son pas allongé dont rien ne coupait la régularité, pieds nus, au milieu des mousses, des épines des débris formant litière sous les arbres géants.

Et je suivais cahin caha, empêtré par mes bottes, mon ceinturon auquel sont attachés mon revolver et le fourreau de mon sabre d'abatis, par mon fusil, ma cartouchière, mes vêtements de laine, mon casque, bref tout le matériel ambulant dont se harnache l'homme civilisé.

Si, d'aventure, j'essayais de me rafraîchir en sabbant l'écorce d'un arbre à caoutchouc et en collant mes lèvres à la plaie pour aspirer la sève lactée qui en découle, il me fallait jouer des jambes

pour rattrapper mon guide absolument insensible à toute fatigue et à toute commisération.

Le remède était donc pire que le mal.

Je me faisais, tout en marchant, cette réflexion saugrenue :

“ Mon Dieu, que c'est donc bête d'avalier ainsi, sous prétexte de se rafraîchir, des vêtements imperméables à l'état de nature . . . ”

Quand, brusquement, l'aspect de la forêt se modifie.

Il y a, non loin de moi, comme une haie vive colossale, derrière laquelle on devine l'espace libre baigné de lumière. Les grands arbres disparaissent au milieu d'un enchevêtrement inouï de lianes, de fleurs, de plantes aquatiques, d'orchidées.

Plus de doute, la rivière est là.

J'allais me précipiter avec la hâte d'un homme portant le Sahara dans sa gorge, quand, d'un geste impérieux, l'Indien me fait signe de me glisser avec précaution à sa suite, pendant qu'il écarte doucement le pan de verdure.

La solitude se peuple instantanément. Là-haut les perroquets et les toucans jacassent éperdument. A nos oreilles bourdonnent les colibris, et les caciques siffient à tue-tête.

Yarurri pose doucement sa main sur mon épaule et m'invite, d'un nouveau geste, à me blottir près de lui, derrière un opaque buisson d'ouara.

Pourquoi tant de mystères ? L'eau baigne mes semelles. Je n'aurais qu'à me baisser . . .

“ Regarde ! ” dit enfin le Peau Rouge, en déplaçant, avec d'innies précautions, la broussaille épineuse qui me cache l'autre rive.

Ah ! pardieu ! j'oublie pour un instant la soif qui dessèche mes muqueuses et j'ai peine à retenir un cri de surprise.

De l'autre côté de la rivière, à quinze mètres tout au plus de nous, un magnifique jaguar se tient immobile, la tête au-dessus de l'eau, la griffe allongée, dans l'attitude bien connue, familière au chat guettant une ablette.

Il semble tellement occupé qu'il ne soupçonne pas notre présence ; je puis donc l'examiner à loisir.

Que mes confrères en Saint Hubert me le pardonnent, mais le chasseur fait aussitôt place au naturaliste, et ajournant momentanément l'idée vite éclosée de massacre, je regarde de tous mes yeux, en machonnant, pour tromper la soif, une balle de revolver.

Ce jaguar est vraiment un des plus admirables spécimens du genre. Son corps seul mesure, à première vue, 4 pieds, du museau à la naissance de la queue, et sa hauteur au garot me semble dépasser 90 centimètres !

Son poil fin, souple, luisant comme de la soie, se hérise par place, quand une contraction nerveuse agite un des muscles puissants qui saillent en ronde-bosse au grand soleil. Le pelage est blanc d'hermine à la gorge, au mufler, aux mâchoires, à la partie interne des cuisses, au ventre et à l'intérieur des oreilles, toujours en mouvement. Le ventre est d'un roux doré, semé de taches rondes, couleur de rouille, avec deux points noirs bizarrement accouplés au centre de la tache . . . Sa patte, crispée au-dessus de l'eau, se détend comme un ressort et . . . n'atteint que le vide.

“ Maladroit ! ” murmure l'Indien d'une voix basse comme un souffle et en riant silencieusement.

Dépit d'avoir manqué son coup, le jaguar passe sur ses longues moustaches en balai sa patte mouillée, s'étire, bâille, jure comme un chat en colère, ce qui équivaut à un cri rauque, bref, rude, rappelant le bruit d'une râpe sur un morceau de fer.

Il lève finalement la tête, clignote en regardant le soleil à travers ses prunelles en I, constate qu'il descend à l'horizon, et semble se dire :

“ Il serait pourtant l'heure de manger ”.

Une minute s'écoule sans amener de nouvelle tentative de la part du pêcheur, qui, de plus en plus tiraillé par la faim, semble méditer laborieusement un nouveau plan d'attaque.

Puis, avec cette lenteur, cette noblesse de mouvements particuliers aux félins, il avise une souche surplombant la rivière, s'y installe dans un état d'immobilité absolue et attend, sans un mouve-

ment, sans un geste, sans un clignement de paupière. Il est ainsi placé à vingt centimètres à peine au-dessus de l'eau, de profil par rapport au courant, la face tournée du côté d'aval.

Retenant mon souffle, craignant d'exécuter le moindre mouvement intempestif, je laisse ruisseler en nappe la sueur sur ma face, tout entier au spectacle original dont je suis témoin.

Le jaguar, qui soupçonne moins que jamais notre présence, opère avec une sécurité parfaite.

Tout à coup, je le vois, à ma profonde surprise, projeter à la surface de l'eau l'extrémité de sa queue annelée de noir et de fauve, mais avec une légèreté telle, que le bout seul des poils effleure la surface du liquide.

Le frôlement de l'aile d'un papillon ou d'une libellule ne serait pas plus doux.

Et soudain, la lumière se fait dans mon esprit. Le hasard me met à même d'élucider un point d'histoire naturelle très controversé jusqu'à présent. A savoir si le jaguar, guidé par un instinct prodigieux, imite, oui ou non, les pêcheurs à la mouche, qui attirent et capturent les poissons en faisant sautiller sur l'eau une mouche naturelle ou artificielle accrochée à l'hameçon.

Plus de doute ! Mon gaillard connaît admirablement la manœuvre et l'exécute avec une habileté consommée. Comme il ne possède ni ligne, ni fil, ni mouche, c'est sa queue seule qui remplace l'engin dénommé ligne et il en remontrerait, pour la patience, l'immobilité, la précision, au plus déterminé pêcheur de truites.

Et c'est véritablement merveille, de voir le bouquet de poils frôler l'eau tranquille, s'agiter faiblement parfois, puis rester immobile au milieu de petits cercles concentriques, puis s'agiter plus fort, avec des saccades irrégulières, imitant, à s'y méprendre, les mouvements convulsifs d'une mouche qui se noie.

Ah pardieu ! si le poisson ne mord pas, c'est qu'il est singulièrement délicat ou méfiant.

A peine formulais-je intérieurement cette idée, que je vois l'eau s'enfler, comme sous une poussée intérieure, et un remous se produire juste au-dessus de la queue, dont l'extrémité est happée goulument.

Avec une précision diabolique, la patte du jaguar s'abat au milieu du remous, et, sans effort apparent, comme un chat le ferait d'un goujon, l'animal attrape par les ouïes un poisson de vingt-cinq livres !

En dépit de ses soubresauts, le poisson, que je reconnais pour une espèce de saumon nommé par les Indiens *piraroucou*, est lancé à dix mètres de la berge, et rattrapé pour ainsi dire au vol par l'habile pêcheur.

Au moment où il va déjeuner enfin tranquillement, ma brusque intervention rompt soudain le charme. J'ai faim, moi aussi, Yarurri également, et ce *piraroucou* ferait bien notre affaire, cuit à la broche ou sur un lit de braises.

Comme il y a fort à présumer que le jaguar ne va pas me le céder bénévolement, je me prépare à le conquérir de force.

J'écarte vivement les branches derrière lesquelles nous sommes abrités, et je mets en joue le fauve qui étreint à pleines griffes le poisson, et lui broie le crâne à belles dents.

A ma profonde stupéfaction, je le vois détalier d'un bond en lâchant sa proie et se cacher en pleine broussaille, avant même que j'aie pu trouver le guidon de mon fusil.

C'est plus qu'une fuite. C'est un évanouissement complet, absolu, sans retour. Je n'en puis croire mes yeux, tant cette disparition d'un animal robuste comme un tigre royal, moitié plus gros qu'une panthère, et de plus manifestement affamé, renverse mes idées de civilisé relativement à la férocité des grands carnassiers.

Décidément, mon ami le dompteur avait raison. Les fauves en liberté fuient l'approche de l'homme.

La preuve, c'est qu'après avoir traversé la rivière à la nage, sans nous gêner, sans nous presser et en prenant le temps de fractionner mon bagage en deux lots, nous nous emparâmes du *piraroucou* abandonné par le jaguar, sans qu'il songeât à opposer la force à cette indécise prise de possession.

Tout au plus s'il fit entendre sous bois quelques

grognements de mauvaise humeur, pendant que l'Indien faisait cuire le poisson dont l'odeur exquise se répandit bientôt sous les grands arbres.

Et quand nous fûmes bien restaurés, nous en abandonnâmes généreusement les trois quarts à la disposition de notre pourvoyeur, qui ronchonnait toujours au loin, sans oser s'approcher.

Puis nous partîmes en laissant le couvert tout dressé.

Je pense que le jaguar pêcheur n'aura pas fait la petite bouche.

L. BOUSSENARD.

LE CATÉCHISME

(Voir gravure)

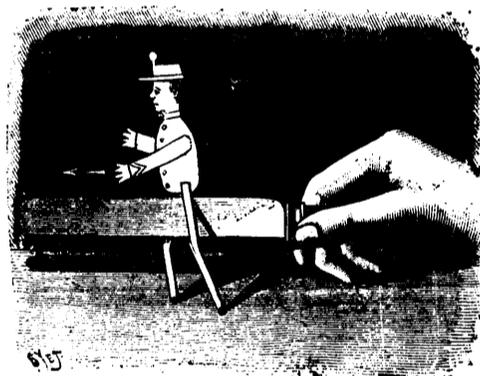
M. Mueuier expose cette année plusieurs tableaux au Salon des Champs-Élysées, à Paris. Je m'occuperai, aujourd'hui, de celui dont nous donnons la gravure, le *Catéchisme*.

Le curé, un vénérable qui a de la bonté plein ses rides, interroge des enfants du village. Ils sont quatre, deux filles assises sur un banc, deux garçons, l'un distrait par la cueillette d'une fleur, l'autre debout, les bras croisés, très attentif à la leçon. Cela dans le jardin du presbytère, ou de l'école, — bien mal tenu, en vérité ; au fond, à gauche, des chaumières ; des arbres et un lointain profond, à droite, et le tableau est charmant d'expression, de coloris, de tout, afin de ne rien omettre.

La douce et spirituelle physionomie du prêtre ! Quelle justesse dans l'attitude des enfants ! Quelle fine délicatesse d'observation et de touche dans le paysage !

SCIENCE AMUSANTE

(De l'illustration)



Les mouvements inconscients

Choisissez parmi la société la personne la moins disposée à croire aux tables tournantes, aux esprits frappeurs, etc ; priez cette personne d'appuyer solidement sa main sur la table, en maintenant dans cette main un couteau de table.

Fendez une allumette à l'extrémité opposée au phosphore ; taillez une seconde allumette en biseau et emmanchez l'une dans l'autre les deux extrémités, de façon à former un V à angle très aigu. Mettez ces deux allumettes à cheval sur la lame du couteau, en recommandant à l'amateur sceptique de maintenir la lame bien horizontale, et de régler la position de sa main de façon que les deux bouts phosphorés des allumettes touchent légèrement la table.

Au grand étonnement de l'assistance et de l'opérateur, on voit les allumettes se mettre en marche le long de la lame. Ceci est dû à des mouvements inconscients de la main de la personne qui tient le couteau, mouvement invisible pour elle et pour le public.

Pour rendre l'expérience plus attrayante, vous pouvez briser légèrement les deux allumettes en leurs milieux ; elles figureront les jambes d'un cavalier dont le buste, découpé dans une carte de visite, sera maintenu dans une fente pratiquée au sommet de l'angle des allumettes.

TOM TIT.



SIR JOHN A. MACDONALD, DÉCÉDÉ
Premier ministre du Canada



LE TRÈS HONORABLE SIR JOHN A. MACDONALD



A. Macdonald.

Le MONDE ILLUSTRÉ s'empresse de livrer à ses lecteurs une esquisse biographique de celui qui a occupé le premier rang parmi les pères de la patrie.

John Alexander Macdonald est né à Glasgow

(Ecosse), le 11 janvier 1815 ; il était le second fils de Hugh Macdonald, de la paroisse de Dornoch, Sutherlandshire.

En 1820, sa famille vint s'établir à Kingston ; c'est à l'école royale de grammaire de cette ville que John puisa l'éducation primaire.

A l'âge de seize ans, il entra à l'étude de Georges Mackenzie pour y faire son stage. Après sa quatrième année de pratique au barreau, qu'il avait d'ailleurs honoré des plus brillants examens, John était l'un des avocats les plus renommés de Kingston.

C'est alors (1839) qu'il entra en société avec Alexander Campbell, aujourd'hui sir Alexander et lieutenant gouverneur d'Ontario.

En 1844, John A. Macdonald est élu député de Kingston, qu'il représenta sans interruption jusqu'en 1878. Justement apprécié pour ses talents et ses connaissances légales, dès la trente-et unième année de son âge il est nommé Conseil de la Reine.

Sous le ministère Sherwood-Papineau, il fut choisi pour remplir la charge de receveur général. Le 11 décembre 1847, il prit la direction du département des terres de la couronne : le nouveau commissaire, d'une activité peu commune, rétablit en peu de temps tout ce qu'il y avait de défectueux.

Remarquable par son attitude modérée lors des six années qu'il fut dans l'opposition, le jeune po-

liticien s'aguerrissaient sensiblement et déjà laissait présager ses futurs succès.

Le 11 septembre 1854, un cabinet de coalition fut formé, le ministère McNab Morin, dont le procureur-général devait être John A. Macdonald.

Le nouveau procureur dirigea l'élément anglais d'Ontario, et Georges Etienne Cartier la députation de Québec.

Nous sommes arrivés à une époque où l'impartialité de John Macdonald se manifeste hautement.

Quoique protestant de religion, sa remarquable élévation de caractère fait qu'il n'hésite pas à reconnaître qu'une injustice faite à un seul est une menace faite à tous (1).

La question des écoles mixtes, soulevée en 1856 par les grits du Haut-Canada, avait une teinte religieuse des plus accentuées. Les défenseurs de ce système prétendaient que les écoles séparées augmenteraient l'influence du clergé catholique, tout en détruisant le système des écoles communes.

Dans cette circonstance mémorable, John A. Macdonald sut bien prouver qu'à l'amour du pays, il joignait les lumières d'un grand politique et la sage mesure de l'homme d'état. Il défendit donc vigoureusement et vota de plein cœur pour cette question des écoles séparées, conduite qui révèle son esprit de justice et dont les Canadiens-Fran-

(1) Montesquieu.

çais surent dès lors lui en être reconnaissants, comme ils le furent dernièrement de la ratification du bill des Jésuites.

Mais déjà, sous le ministère Taché-Macdonald, le grand mouvement politique qui devait amener la confédération des provinces était vivement discuté par quelques rares libéraux de la province ouest et par les démocrates du Bas-Canada à la tête desquels figuraient A. A. Dorion (1).

Toutefois, ces derniers avaient à compter avec deux puissants adversaires : John A. Macdonald et Georges Etienne Cartier ; ceux-ci avaient le concours de tous les députés libéraux conservateurs du Bas-Canada, des conservateurs et de la plupart des libéraux du Haut-Canada.

La Confédération était assurée. Pendant que la conférence coloniale de Londres siégeait (1866-67) ayant sir John pour président, "la Puissance du Canada reçut du parlement anglais sa charte et sa constitution dans la forme du célèbre "Acte de l'Amérique britannique du Nord." Le fait que sir John fut appelé à former le premier gouvernement de la Confédération, en 1862, prouve qu'on le regardait à bon droit comme ayant pris la part la plus active et le plus d'initiative pour amener ensemble, dans un tout compact, les faibles provinces anglaises éparses sur ce continent. Le premier ministre s'attribua le portefeuille de procureur général, plus hautement désigné sous le titre de ministre de la justice (2).

Georges Etienne Cartier étant décédé le 20 mai 1873, avait été inhumé à Montréal le 13 juin de la même année. John A. Macdonald fut unanimement choisi comme chef du parti conservateur le 6 novembre suivant.

Sir John avait épousé en premières noces la fille d'Alexander Clark, de Dalnavert, Invernesshire (Ecosse). Veuf de 1856 à 1867, il épousa alors la fille de l'hon. P. J. Barnard, membre du conseil privé de Sa Majesté, à la Jamaïque.

En 1878, John A. Macdonald fut élu par acclamation à Marquette (Manitoba), dont il abandonna le mandat en acceptant le poste de premier ministre et de ministre de l'intérieur le 27 octobre 1878. Il devient alors député de Victoria (B.C.)

Aux élections générales de 1882, il fut élu à Carlton et Lennox, et opta pour cette dernière division. Elu pour les divisions de Carleton et Kingston aux élections générales pour 1887, il opta pour cette dernière en 1888. Enfin, le 5 mars dernier, il était réélu à Kingston par une des plus belles majorités.

L'Université d'Oxford conférait, en 1865, le titre de docteur en droit civil à John A. Macdonald ; l'Université du Collège de la Trinité de Toronto l'honora du même titre ; il était, de plus, docteur en droit de l'Université de Kingston et de l'Université McGill, de Montréal. Au mois de juillet 1867, il fut créé Chevalier Commandeur de l'Ordre du Bain, et en novembre 1884 élevé au titre de Chevalier Grand-Croix de l'Ordre du Bain. En janvier 1872, il reçut la distinction de Chevalier Grand-Croix de l'Ordre Royal d'Isabelle la Catholique (Espagne). Ce fut en août 1872, après un délai de sept ans depuis sa nomination, qu'il prêta serment comme membre du très honorable Conseil Privé de Sa Majesté en Angleterre, d'où lui vient son titre de "très honorable."

Parmi les diverses mesures d'importance qui ont été passées en Parlement par sir John, nous devons citer les suivantes : la sécularisation des réserves du clergé protestant ; la réforme des lois criminelles et du système d'instruction publique ; la refonte des statuts ; l'extension du système municipal ; la réorganisation de la milice ; le règlement de la question du siège au gouvernement ; l'établissement d'un service postal direct avec l'Europe par steamers ; l'établissement de pénitenciers, de prisons de réforme et d'asiles d'aliénés ; les mesures d'économie interne à la Chambre des Communes ; la réorganisation du service civil sur une base permanente ; la construction du chemin de fer Intercolonial ; l'élargissement des canaux ; la loi électorale ; la ratification du traité de Washington (8 mai 1871) ; la confédération de

l'Amérique Britannique du Nord, l'extension et consolidation du Dominion.

Le contrat pour la construction du chemin de fer du Pacifique Canadien a été passé en Angleterre durant l'été de 1880 par sir John accompagné des ministres des chemins de fer et de l'Agriculture.

Sir John visita de nouveau l'Angleterre en 1884.

L'extérieur de l'ex-premier ministre était distingué, sympathique, frappant. Il était aimable et charmant dans la pleine acception de ces mots. Son esprit était fin et délié autant que concis et logique. Ses manières affables et intelligentes le faisaient rechercher de la société de tous.

Après avoir esquissé à grands traits la biographie du plus grand politique du continent américain, nous devons ajouter en justice que la nation entière salue dans le très honorable sir John Alexander Macdonald, l'homme qui sut se tenir à la hauteur de son rang ; qui, dans toutes les situations, se montra supérieur à la fortune et dont la mémoire est vraiment digne des honneurs que ses contemporains lui décernèrent et de la gloire que l'Histoire lui consacra.

Geo. Avila Marsan.

BRITANNIA

Par la voie ferrée, Britannia n'est distant d'Ottawa que de cinq ou six milles ; par le chemin de Richmond, l'on compte à peu près huit milles.

Britannia est un village formé d'une cinquantaine de maisons, groupées près du rivage de la rivière Ottawa qui coule ici tumultueusement, formant le rapide Des Chênes.

Le chemin qui conduit à Britannia est beau, mais un peu poussiéreux. L'on y voit de belles maisons, des terres magnifiques. Le paysage est charmant sur la route.

Beaucoup de personnes de la capitale vont passer l'été à Britannia soit dans des maisons, où sous des tentes. L'endroit est agréable, pittoresque et forme le sujet de beaucoup de pique-niques, gais partis d'amis, promenades en voiture, etc. Britannia, est, je pourrais dire, notre *Lachine*.

Le 25 mai dernier, nous avions, une vingtaine d'amis, choisi cet endroit pour aller s'amuser et fêter aussi dignement que possible—la fête de la Reine.

A environ un mille de Britannia nous abandonnons le chemin de Richmond, en tournant à droite. Après avoir traversé la voie ferrée qui coupe le chemin public en deux, nous arrivons aux premières maisons, et puis un peu plus loin à travers le feuillage des arbres le village nous apparaît, coquet, paré pour l'occasion, de drapeaux, guirlandes de verdure, banderolles, etc. Allons, faisons une entrée imposante !... Mademoiselle G., belle voix de soprano, commence un chant canadien à refrain. Nous avons le plaisir de voir plusieurs villageois et villageoises, aux portes à notre arrivée, attirés dehors par le bruit que nous faisons.

Nous tournons l'avant-dernière maison à droite, nous descendons une petite côte, et nous voilà arrivés à l'endroit du pique-nique. Le terrain est assez grand et très plat. Tout près, derrière nous, est un bois dans lequel nous trouvons des branches mortes que nous ramassons pour faire du feu.

Quelqu'un arrange une balançoire, d'autres s'occupent à préparer le plaisir de la journée ; moi, j'admire les beautés du site charmant où nous sommes, et j'en prends note mentalement pour les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ.

A droite, nous sommes à vingt mètres du rivage, et à une égale distance de là, est une île couverte de verdure. En avant le terrain s'étend très plat, formant une belle pelouse verte, marquée ici et là d'un gros arbre, dont les branches protégeront contre les rayons du soleil ceux qui iront se reposer à leur ombre.

Plus loin, le terrain devient moins beau, et plus pierreux, jusqu'au grand quai construit il y a plusieurs années par des marchands de bois d'Ottawa, pour empêcher l'échouage de leur bois.

Dans l'après-midi nous allâmes voir le rapide. La rivière ici a environ un quart de mille de large, et le rapide est long de peut-être un demi-mille. A la tête du rapide près de notre côté de la rivière se trouve une petite île, presque à fleur d'eau, et si l'on n'avait pas bâti un brise-lames à la tête de l'île, en demi-cercle, il est probable qu'elle aurait disparu, emportée par l'eau. L'eau passe à nos pieds avec une rapidité vertigineuse pour se heurter avec bruit, à quelques pas plus loin, contre des brisants ou de l'eau moins vive. L'eau, retardée un moment en son cour, écume, et rebondit en avant plus forte—le choc suivant produit une gerbe de gouttes cristallines de toutes couleurs qui, aux rayons du soleil, semblent une pluie de perles. La scène change à chaque instant. C'est vraiment beau !

Vis-à-vis de nous, sur le côté Québécois de la rivière, est le village Des Chênes, près duquel est le moulin de M. Conroy.

Nous regagnons l'endroit de notre pique-nique en passant par le village.

Las, après une journée de plaisirs, de rires, nous montons dans l'omnibus qui nous a emmenés, et sur l'air d'une chanson française, avec cœur de virgile voix, nous sortons du village, provoquant par notre chant français, l'ire de quelques francophobes.

N. DURAND.

PRIMES DU MOIS DE MAI

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de MAI, a eu lieu samedi, le 6 JUIN, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

| | | |
|----------|---------------|---------|
| 1er prix | No. 13,293... | \$50.00 |
| 2e prix | No. 45,988... | 25.00 |
| 3e prix | No. 28,354... | 15.00 |
| 4e prix | No. 12,952... | 10.00 |
| 5e prix | No. 48,268... | 5.00 |
| 6e prix | No. 25,970... | 4.00 |
| 7e prix | No. 49,072... | 3.00 |
| 8e prix | No. 9,132... | 2.00 |

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

| | | | | | |
|-------|--------|--------|--------|--------|--------|
| 449 | 8,868 | 14,885 | 26,108 | 31,943 | 40,623 |
| 543 | 9,932 | 14,965 | 27,577 | 32,129 | 40,701 |
| 717 | 10,481 | 15,260 | 27,648 | 33,427 | 41,068 |
| 906 | 10,817 | 17,085 | 27,887 | 33,635 | 42,155 |
| 969 | 10,925 | 18,168 | 27,968 | 34,353 | 42,512 |
| 1,389 | 10,989 | 18,648 | 28,569 | 34,546 | 43,535 |
| 2,001 | 11,542 | 19,340 | 28,736 | 34,768 | 43,771 |
| 2,645 | 11,627 | 19,669 | 29,365 | 36,499 | 44,560 |
| 3,212 | 11,645 | 20,573 | 31,008 | 37,312 | 45,018 |
| 3,566 | 11,849 | 22,153 | 31,197 | 37,632 | 45,875 |
| 3,667 | 12,466 | 22,963 | 31,268 | 39,382 | 46,176 |
| 5,414 | 13,108 | 23,248 | 31,728 | 39,446 | 46,412 |
| 5,581 | 13,525 | 23,385 | 31,755 | 40,141 | 49,285 |
| 6,978 | 13,901 | 25,885 | 31,805 | 40,485 | 49,931 |
| 7,462 | 13,956 | | | | |

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de MAI sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec

L'homme s'ennuie parce que la nature morale a horreur du vide.

L'illusion éloigne l'ennui ; elle nous met toujours le sourire aux lèvres.

(1) Turcotte.

(2) Waters.



PARIS : LE SALON DES CHAMPS-ELYSEES.—LE RETOUR DES PRIX, TABLEAU DE M. H. CAIN



PARIS : LE SALON DES CHAMPS-ELYSEES.—LE CATÉCHISME, TABLEAU DE M. MUENIER



PARIS : LE SALON DES CHAMPS-ELYSEES.—CAUSEBIE, TABLEAU DE M. GUSMAN

EPITRE A MON CANICHE

(Voir gravure)

" Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien."

TOUSSENEL.

Ecoute, Chiffon-Noir, mon aimable caniche :
Laisse ton écuelle, et ta paille, et ta niche ;
Viens poser ton museau frisé sur mes genoux,
Et, par ton air comique et cependant si doux,
Viens, sur ma lèvre amère esquissier un sourire.
Surtout observe bien ce que je vais te dire :
Vois-tu, quand on est triste et qu'on a des tracassés,
On cause avec son chien, bien qu'il ne parle pas ;
Car il sait nous comprendre, il devine, il pénètre
Ce qui vient à passer dans l'âme de son maître ;
En penchant son oreille, il ne semble écouter
Que pour faire aussitôt ce qu'il peut souhaiter.
Aussi, mon Chiffon-Noir, vraiment, je te l'assure,
Je bénis chaque jour l'auteur de la nature
D'avoir créé pour l'homme, et comme dernier bien,
Un compagnon si cher, en lui donnant le chien.
Le chien, je le connais : il a besoin qu'on l'aime,
Etant tout sentiment et tout amour lui-même.
Oui, c'est l'ami de l'homme et, toujours généreux,
Il le sert, il l'adore et le suit en tous lieux.
S'il commet une faute, il sait le reconnaître
Et rampe en frémissant sous le fouet de son maître ;
Mais, vienne l'ennemi, fier et plein de vertu,
Il défend jusqu'au sang la main qui l'a battu.
Et ce n'est rien encor : la nuit, sur le qui-vive,
Il garde la maison, vaillant, quoiqu'il arrive ;
Ailleurs, dans le pacage, il défend les troupeaux,
N'ayant d'autre profit qu'un pain noir et des os ;
Là, c'est le chien d'aveugle ; il est grave, il est triste,
La sébile à la gueule, afin que l'on assiste
Le maître infortuné dont le cœur et les yeux
Ne peuvent contempler la lumière des cieux ;
Plus loin, c'est un enfant tombé dans la rivière
Qu'un des tiens, ruisselant, vient de rendre à sa mère.

.....
Mais le clairon résonne ; entends-tu, tout là-bas,
Des canons ennemis le sinistre fracas ?
Chiffon-Noir, c'est la guerre. . . . On sonne la retraite ;
Un régiment français fléchit, c'est la défaite !
L'ennemi nous enserme, et notre cher drapeau
Va tomber dans ses mains ! Mais vois-tu, que c'est beau !
Un bon chien comme toi, célébrons sa mémoire,
Rapporte l'étendard ! Bravo ! c'est la victoire. . . .
On ne finirait pas si l'on voulait à fond
Admirer tes pareils et le bien qu'ils nous font.
Ce que j'ai dit plus haut, ici, je répète :
A nous suivre partout, le chien toujours s'apprête ;
Dans les pays lointains, au cercle boréal,
Il nous veut escorter ce vaillant animal ;
Seul dans ces lieux glacés, sa robuste nature
Et son âme de feu supportent la froidure ;
Mais l'homme est près de lui, que lui faut-il de plus,
Puisque les autres biens sont pour lui superflus ?
Enfin, pour dernier trait, on le voit plein de zèle
A l'homme qui s'en va rester encor fidèle ;
Et puis lorsque pour eux tout va s'évanouir
Et que vers l'autre monde, ensemble, ils vont partir,
Le chien meurt à l'endroit qu'il a su reconnaître
En mouillant de ses pleurs la tombe de son maître.

A. GUSMAN.

EXCURSION AU LAC JACQUES-CARTIER

(Suite et fin)

III

Nous faisons halte au camp du lac des Roches.
On dételle. On se divise. L'un allume le feu
Tandis que l'autre fait la pêche pour le souper.
Le bois pétille, la truite frétille en un instant.
Le repas est bientôt fait. Une grillade de lard, une
ou deux truites frites et un morceau de pain, dans
le bois, après une journée de marche, ça vaut
beaucoup mieux qu'un souper fin quand l'appétit
manque.

Le petit jour commençait à poindre que nous
avons laissé loin derrière nous le camp qui nous
avait donné abri pour quelques heures de repos.
Des montées, des descentes, des montagnes, puis
des montagnes, voilà le chemin qui nous reste à
parcourir.

Le Grand-Brûlé nous apparaît au loin avec ses
grands arbres secs et dénudés. Pas un oiseau
chanteur pour égayer cette solitude, vaste forêt
que le feu a changé en désert. Nous passons près
du sentier qui conduit au Lac des Neiges, renommé
pour ses *touadés* monstres. Ce lac n'est visité
qu'en hiver et c'est un rude voyage pour celui qui
l'entreprend. Nous cotoyons maintenant la rivière
du Sault Montmorency, qui roule ses eaux

dormantes encaissées par des bords verdoyants
d'une hauteur d'une vingtaine de pieds. Le lac
vert s'offre à notre vue et nous annonce que nous
arrivons au terme de notre voyage.

Le camp de planches, le pont, la rivière Jacques-
Cartier, nous voilà arrivés. Après avoir sacrifié
à Bacchus une *dwfs*, un fin filet qui réjouit le
cœur, nous nous installons.

Le camp de Prosper, le trappeur, bâti à une
couple d'arpents dans le bois, est très confortable.
Bon poêle, bon lit de sapin, que nous faut-il de
plus ! Nous sommes chez nous. Pas de voisins
pour cancaner sur notre compte. Nous sommes
rois et maîtres au milieu de la forêt vierge.

Les crêpes s'amoncèlent à vue d'œil sur l'écorce
de bouleau que nous avons eu la précaution d'em-
porter de bien loin, car l'on ferait bien des milles à
la ronde avant de pouvoir trouver un morceau de
bois franc. Pendant que notre *cooke* fait la cui-
sine (on a tous nos grades dans le bois), notre
guide arrive avec un bien *petit flatte* espèce de
cercueil qui a été bien près de nous faire englo-
tir. Sur le soir, les rapides sautés, nous allons tenter
la truite du Lac-Sept-Iles. Ce lac, parsemé d'îlots,
est formé par la rivière Jacques-Cartier. Les
lacs à l'Arpenteur et Martel viennent aussi
se décharger dans celui-ci. A sa décharge est
une chute de quelques vingt pieds de haut. Pour
un Québécois qui n'a pas encore navigué sur ce
lac, cet endroit est très dangereux, et pour avoir
voulu contenter notre envie, nous avons failli
payer bien cher notre entreprise. L'eau paraît
calme et dormante, mais bientôt notre embar-
cation commence à dériver vers le tourbillon et,
sans marchander bien longtemps, nous voilà tous
quatre à l'eau. Par bonheur, nous avions pu sai-
sir la corde, et à la nage nous remorquons l'embar-
cation. Nous avons bien un cerge à faire brûler
car, quelques instants de plus, nous aurions bu une
bonne gorgée. A 9 milles de là, la rivière forme une
chute dont le bruit est entendu à une demi-journée
de marche. Jos nous dit que parmi les trappeurs
elle est connue sous le nom de Taureau, tant elle
mugit en descendant le long de la montagne.

Le lendemain, de grand matin, nous commen-
çons à remonter la rivière. Il nous faut faire cinq
milles avant de tomber dans le grand lac Jacques-
Cartier, et ça et là notre trappeur nous montre
ses attrapes. Ce sont des pièges construits de la
manière la plus primitive. Trois piquets formant
triangle sont plantés en terre ; en travers, au
sommet, un bout de branche auquel est attaché
l'appât et pour pesée un arbre ébranché. Survient
une loutre ou autre bête à fourrure, elle s'introduit
la tête à travers les piquets et tire la truite
qui est l'amorce ordinairement employée, et crac
elle se trouve pincée, la branche lui tombent des-
sus et la pesanteur de l'arbre l'empêchent de pou-
voir se dégager.

A la cordelle, nous voilà à l'eau jusqu'à la cein-
ture, tirant à nous l'embarcation. Nous sommes au
grand rapide. Pour me le graver à la mémoire, je
me représente la rue de la Fabrique, à Québec,
partant de la Basilique et se terminant chez Du-
quet. La rivière, en bouillonnant et se heurtant
contre les cailloux et les arbres qui la couvrent,
descend avec une rapidité vertigineuse. En sui-
vant la berge, tantôt à l'eau, tirant sur la corde de
notre embarcation, nous remontons péniblement
pour enfin se reposer dans la décharge du Grand
Lac.

Une croix d'une douzaine de pieds, placée sur
une élévation à l'entrée du lac, abrite le camp
qu'habita jadis Hallée, homme d'énergie qui, le
premier, traça un chemin de Stoneham à ce camp.
Le long de la route on peut voir encore les der-
niers vestiges de son ouvrage, et je me suis laissé
dire que maintes côtes auraient été évitées par son
tracé.

Le lac Jacques-Cartier est un des plus beaux
lacs que l'on puisse visiter. D'une longueur d'en-
viron huit milles, il mesure dans sa largeur d'un
mille et demi à deux milles, et renferme de la
truite en quantité innombrable. Il nous arrive
bien souvent d'entendre chanter notre *real* se dé-
roulant pour donner de la ligne à une *beaulty* de
quatre à quatre livres et demie et mesurant de
vingt à vingt-deux pouces. Rien qu'à y penser,
l'eau en vient à la bouche.

Si nous avons goûté dans cette excursion tout
ce que la pêche peut procurer de plaisir, nous avons
eu, d'un autre côté, à souffrir de maragouins d'une
grosseur démesurée. Leur lancette était longue
comme ça. . . . quand je vous dirai qu'ils passaient
leur instrument de supplice à travers pantalon et
caleçon.

Tant qu'à la figure, nous nous protégeons avec
de l'huile, que je conseille aux amateurs d'em-
ployer chaque fois que la nécessité s'en fera sentir.
En voici la recette, elle est facile à remplir et l'ef-
ficacité est certaine : $\frac{1}{2}$ once de laudanum, $\frac{1}{2}$ once
d'alcool et 3 onces d'huile d'olive ; brassez le tout
et frottez la figure, mais ayez bien soin de ne pas
vous en mettre au-dessus des yeux car, par un
temps chaud c'est dangereux pour la vue. C'est
le meilleur préservatif que j'ai pu trouver, et quand
on en aura fait usage je suis certain qu'on m'en sera
reconnaissant.

Après deux jours de sport, nous en avons as-
sez, car ce lac est tellement poissonneux que ça en
devient fatigant. Pas de déception, ça mord tou-
jours. L'avantage de ces lacs sur tout le parcours
de ce chemin est qu'on ne pêche que de la truite
vigoureuse.

CHS EUS.

INGÉNIEUSE INVENTION

Un Américain, M. Feathers, expose en ce mo-
ment au No 1782 de la rue Notre-Dame, une ma-
chine de la plus ingénieuse invention, qu'il nomme
Instantaneous Ice Cream Freezer. Tel que le nom
l'indique, c'est une machine pour faire la crème à
la glace, et qui devra faire la joie de toute bonne
ménagère, nous en sommes sûrs. Sur l'invitation
de M. Feathers nous sommes allés voir fonctionner
cette petite merveille de la cuisine, et nous avons
été étonnés de voir au bout de dix secondes, d'opé-
ration, sortir de la petite machine une glace des
plus délicieuses, et dont la saveur est instantané-
ment changée de la vanille au citron, de la fraise
à l'ananas suivant le goût de chacun. Là, ne se
borne pas son action. Vous pouvez y faire égale-
ment, une excellente limonade, un parfait *punch*
au lait, un thé ou une eau glacée. La capacité de
cette machine est extraordinaire, et une seule peut
fabriquer en cinq minutes suffisamment de crème
glacée pour 200 à 300 convives. L'opération est
des plus simples, il suffit de verser dans un enton-
noir fixé à l'une des extrémités de la machine, le
mélange ordinaire pour faire une bonne glace, et
en un tour de manivelle, votre glace est faite et
sort en tranches, que vous pouvez d'ailleurs façon-
ner comme vous voulez. Nous conseillons forte-
ment aux familles de se procurer cet ustensile, si
commode. Le prix n'en est que de cinq dollars.

NOUVELLES A LA MAIN

Marivaudage entre futurs.

—Il me semblait, monsieur, que vous ne fumiez pas ?

—Oh ! mademoiselle, je ne fume que quand je m'ennuie.

Et il rallume son cigare.

* *

En soirée.

Une danseuse, maigre, rabougrie, danse éperdu-
ment.Survient le docteur X... qui, la regardant et tout
bas en se penchant vers son voisin :

—La phthisie galopante !..

* *

Jean Hiroux en correctionnelle. Il est prévenu
de vol d'une pendule.—Quand le témoin vous a surpris, lui dit le
président, vous descendiez l'escalier. . .

—Oui, mon président.

—... Et la pendule ?

—C'est vrai, mais j'allais la remonter.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRE"

MONTRÉAL, 13 JUIN 1891

FLEUR-DE-MAI

TROISIÈME PARTIE

LA FADE GRISE

Celui-ci se calmait comme par enchantement.

Pour l'instant, le terrible dompteur n'était pas à la colère, il se morfondait dans une noire tristesse.

Il y avait eu, comme il le disait, une mauvaise maladie sur les fauves ; l'ours blanc avait eu des peines de cœur et s'était laissé mourir, deux panthères s'étaient prises de querelle et avaient succombé à leurs blessures.

Enfin, le clou de la troupe, Brutus, un vieux lion fort bon enfant, très attaché à l'établissement, était devenu phthisique. Il s'en allait de consomption, toussait à fendre l'âme et se trouvait dans l'impossibilité de pousser de ces rugissements redoutables qui éveillaient la curiosité chez les badauds et les engageaient à aller admirer les fauves de Gulistan Cantaloube.

On attendait son dernier soupir d'un moment à l'autre, et après lui, hélas ! la troupe du terrible dompteur se trouverait réduite à sa plus simple expression.

—Je te demande ce que nous lui donnerons au public, pour le faire entrer dans les loges, lorsque Brutus aura claqué ?

La troupe revenait de la foire de Brétigny-sur-l'Aire, où elle avait fait un fiasco complet, et elle se rendait à Orléans pour de grandes fêtes ; mais là encore, on mangerait certainement les derniers sous, si Brutus passait de vie à trépas.

—Ça n'est pas avec ta danse et avec tes pirouettes qu'on pourra faire une recette propre,—répétait Gulistan à la pauvre Palmyre.

—Dame ! mon pauvre ami, je fais ce que je puis et je ne suis plus jeune... Et puis il y a Chinette.

La caravane poursuivait sa course, elle devait passer la nuit à Salbris et repartir pour Orléans... Mais la trempée avait été tellement forte que les chevaux n'en pouvaient plus. A tout instant ils refusaient d'avancer, et ni les coups de fouet ni les cris ne parvenaient à les galvaniser.

—Chien de temps,—fit Gulistan Cantaloube, en zébrant la peau d'une de ses rosses d'un dernier coup de fouet inutile.—Il n'y a pas à dire, faut s'arrêter, s'abriter, donner aux canassons une ration d'avoine.

—Ça c'est une bonne idée, patron,—fit Maraton, l'hercule en tous genres,—en sautant de la cage roulante qu'il conduisait, parce que franchement, depuis trois heures du matin que nous sommes sous l'eau, je voudrais bien cacher quelque chose dans le fusil....

—Halte !—commanda Gulistan.

On se trouvait à l'entrée d'un grand bois de sapins, de plein-pied avec la grande route.

Tout auprès, une clairière abritée contre tous les vents ; en un mot, étant donnée la circonstance, une excellente place pour établir le campement de ces enfants de bohème....

En un instant, les petits Cantaloube se mirent à fureter par le bois, et ils arrivèrent en compagnie des trois musiciens, en traînant de nombreuses bourrées, lesquelles pétillèrent bientôt, malgré la pluie, et lancèrent dans les airs des langues de flamme réjouissantes et réchauffantes.

Chinette descendit de l'une des grandes voitures carrées.

Elle était fagotée comme quatre sous, mais la jeunesse ne perd jamais ses droits, son minois chiffonné était toujours agréable à voir, malgré l'affreux chapeau dont elle était coiffée.

—Eh bien ! comment va-t-il ?—demanda Gulistan.

Chinette secoua sa tête frisée d'un geste désespéré.

—Il vient encore de refuser de ma main, du cœur, du mou, tout ce qu'il y a de meilleur.... Et il souffre, et il peine, la pauvre bête, ça fait pitié !... —Alors, tu n'as plus d'espoir ?....

—Aucun.

—Eh bien ! nous sommes.... flambés !... l'expression de Cantaloube fut beaucoup plus énergique.

Et il alla s'asseoir au coin du feu, tandis que Palmyre établissait sur trois bâtons une chaudière toute remplie de pommes de terres.... trouvées par les deux petits Cantaloube.

—Eh bien ! ne vous gênez donc pas,—fit une voix rêche qui occasionna dans toute la troupe une série de "mouvements divers."

Un homme d'une cinquantaine d'années, au visage jaune, aux yeux atriés de bile et qui avait l'air à son costume d'un gentilhomme campagnard était devant eux.

Enveloppé dans un caoutchouc, les jambes protégées par de solides molletières, il avait bravé la pluie persistante et était arrivé jusqu'au campement des saltimbanques en suivant un sentier dérobé.

Il s'appuyait sur un bâton de chêne et regardait le campement des bohémiens d'un air courroucé.

—Mes bourrées ! — grondait-il, — mes pommes de terre ! Vous n'avez pas trouvé aussi quelques poulets, quelques canards ?

Comme pour lui répondre, au même instant, Maraton, l'hercule en tous genres, eut l'imprudence de se montrer ; il tenait par les pattes deux poulets et un dinde, auxquels il venait évidemment de tordre le cou en s'approchant subrepticement d'une ferme voisine.

—Je vais vous envoyer mon garde. Et vous allez voir....

—Allons ! bon !... — gronda Cantaloube, — encore une fichue affaire sur les bras.... Qui aurait pu se douter qu'un rentier mettrait le nez dehors par un temps pareil.

Maraton, —trop tard,—avait dissimulé derrière la jupe de Chinette les corps du délit, mais ils n'avaient point échappé aux yeux de l'homme au caoutchouc qui répétait entre ses dents :

—Mais, ne vous gênez pas.... ne vous gênez donc pas !....

Maraton n'était pas la patience même.

Déjà il se disposait à relever ses manches et à offrir "un caleçon",—c'était son argument habituel,—à l'homme assez osé pour venir les troubler dans leur gêne, mais la pauvre Palmyre, comprenant que les bohémiens étaient complètement dans leur tort, le calma d'un geste et essaya des excuses tout en plaçant les circonstances atténuantes.

Ils avaient faim, ils grelottaient, toute la troupe se trouvait dans une lamentable misère.... S'il fallait absolument, on paierait le dégât.

Au mot "payer" Gulistan Cantaloube poussa un rugissement sourd.

Payer ! Elle en parlait bien à son aise, cette Palmyre.... Et avec quoi ?....

Mais au même moment, un hurlement prolongé partit de la grande voiture carrée.

Chinette y courut.

Et par l'entrebâillement de la porte elle montra aussitôt sa tête effarée.

—Allez !—dit-elle les larmes aux yeux ; —ça y est.... Il écume.... il tourne ses yeux !.... Ah ! la pauvre bête !

La crainte du bourgeois réclamant ses droits n'existait plus !.... On s'occupait bien de lui.

Toute la troupe avait couru à la cage de Brutus.

Maraton avait relevé l'ouverture du bois, et, à travers la grille on apercevait le corps du vieux lion étendu tout de son long, et poussant par intervalles des gémissements rauques.

—C'est fini ! c'est fini !—répétait Cantaloube,—ah ! quel malheur !....

Chinette était entrée dans la cage, accroupie, elle avait relevé la lourde tête de l'énorme félin et la tenait sur ses genoux.

Brutus ouvrait la gueule, cherchant vainement à faire entrer l'air dans ses poumons desséchés, et dans ses yeux clignotants se voyaient déjà les affres de la mort qui approchait à grands pas.

L'homme au caoutchouc semblait suivre cette

scène avec un vif intérêt, mais en même temps il réfléchissait profondément, car son visage contracté exprimait une contention sérieuse.

Le vieux lion fit un dernier effort pour se relever, il poussa un rugissement étouffé, battit l'air de ses énormes pattes, puis il retomba inerte, la gueule entr'ouverte, les yeux fixes.

C'était bien fini cette fois, Brutus venait de mourir.

Alors Chinette se mit à pleurer, la pauvre Palmyre sanglota, tandis que les deux petits Cantaloube poussaient des cris perçants.

—Allons !—fit Gulistan avec découragement, c'est fini !.... Voilà notre dernière espérance qui s'envole.

Et se tournant vers le bourgeois :

—Oh ! vous pouvez bien nous demander tout ce que vous voudrez, allez !.... On peut bien nous prendre le reste, c'est fini !.... fini nos dernières chances !.... Prenez tout, les chevaux, les voitures, les enfants !.... prenez-moi par-dessus le marché.

Et le dompteur s'arrachait les cheveux.... et frappait du pied la terre avec désespoir.

—Alors,—demanda l'homme au caoutchouc avec intérêt,—c'est votre dernière bête ?....

—Il reste bien trois loups, deux chacals et quatre chats-tigres.... mais qu'est ce que vous voulez que je fasse de ça. J'ai bien envie de tout lâcher à travers la campagne....

—Merci bien.

—Ça sera toujours autant de bouches de moins à nourrir.

—Vous ne pensez pas à vous remonter ?

—Et de l'argent ?....

—On en trouve, on en emprunte.

Le bourgeois, évidemment, s'adouciait.

—En emprunter !—répéta Cantaloube,—indiquez-moi l'adresse de votre banquier.... Mais ça vaut tout au moins trois mille francs un lion.... Vous ne savez pas ça, vous !.... Et comme Brutus, ça n'avait pas de prix, il n'aurait pas fait de mal à une mouche.... vous pouvez le dire.... Chinette en faisait tout ce qu'elle voulait.

Le bourgeois semblait réfléchir toujours.

—Allons !—fit Cantaloube, c'est pas tout ça.—Faut écorcher ce pauvre Brutus.... que la peau ne se gâte pas.... Nous pourrions peut-être la vendre un bon prix si elle n'est pas abîmée.

—Je vous l'achète,—fit vivement l'homme au caoutchouc.

Il était évidemment retourné, et de lui on n'avait plus rien à craindre.

Immédiatement les prétentions de Gulistan Cantaloube s'élevaient du moment que le bourgeois avait prononcé le mot "achète."

—C'est que ça vaut tout au moins trois cents francs, une peau comme ça.... Elle est très belle...

Gulistan mentait effrontément. La peau du malheureux Brutus avait, par de nombreuses places, complètement perdu sa fourrure.

—Laissez vos hommes manger,—fit le bourgeois,—et venez avec moi, jusqu'à mon habitation qui n'est qu'à un kilomètre d'ici, j'ai une affaire à vous proposer, et je suis convaincu qu'elle pourra vous être très avantageuse.

Gulistan Cantaloube planta là tout net les restes du vieux lion et suivit d'un pas rapide l'auteur de la proposition qui venait de lui être faite.

—Mangez,—dit-il à toute la troupe....

Alors les poulets et la dinde furent plumés en un clin d'œil ; au moyen des bourrées on fit un infernal brasier, et autour de la chaudronnée de pommes de terre, en attendant un rôti sinon tendre du moins copieux, toute la troupe des bohémiens s'installa, se demandant quelle avantageuse affaire le propriétaire, si récalcitrant tout à l'heure encore, allait proposer au patron ?

Comme celui-ci ne revenait point, on refit une seconde chaudronnée, puis une troisième, et les petits Cantaloube s'empiffrèrent de façon à oublier pour un bon moment les jours de misère qu'ils traînaient depuis si longtemps.

Enfin, comme le clair commençait à décliner, Gulistan Cantaloube revint.

Palmyre, en le regardant, demeura stupéfaite.

Ce n'est plus le même homme, il avait l'œil brillant, émerillonné.

Evidemment il avait longuement et plantureusement déjeuné, mais contrairement à son habi-

tude, le vin et les successifs petits verres ne le rendaient nullement d'humeur agressive et mauvaise.

Gulistan, bien au contraire, était enchanté des autres et de lui-même.

—Mes enfants ! — commença-t-il en gesticulant nerveusement, — le bourgeois, vous savez bien, l'homme au caoutchouc, eh bien ! cet homme est excellent... il nous veut réellement beaucoup de bien. Eh bien ! quoi, la mère Palmyre, quand tu seras là à me regarder avec des yeux d'omnibus !... Je te dis que... Oui, je vous dis à tous mes enfants que notre fortune est faite !... Mais motus !... J'ai promis de ne rien dire, je veux vous laisser la surprise.

Maraton s'approcha de Palmyre en lui disant :

—Je crois qu'il est parti, le patron.

Mais non, bien que très excité, il ne battait pas la campagne.

—Enfin,—reprit-il,—nous resterons ici pendant une couple d'heures encore, et après... en avant les quatre autres... Et nous en aurons "un numéro" en poche !... Belzingue peut se fouiller avec ses veaux à trois têtes et son mouton à cinq pattes... et la famille Norvi avec ses enfants phénomènes et son homme squelette... Oui, je vous dis qu'ils peuvent se fouiller, s'ils ont des poches... Enfoncés les camaros !... Quelle affiche, mes enfants !... J'y mangerai mes derniers sous !... Mais après !... nous en aurons de la bonne galette !...

Palmyre voulut parler.

—Ne m'interroge pas, je te le répète, j'ai promis de ne rien dire....

Alors il expliqua tant bien que mal son plan de campagne.

—Vous autres, vous allez rester ici... Vous m'attendrez !... moi je vais emmener la grande cage, celle de Brutus... Ça fera parfaitement l'affaire... Maraton va venir avec moi, nous suffirons tous les deux, et vous m'attendrez ici....

Et la grande cage attelée de deux haridelles s'enfonça dans un chemin de traverse....

Lorsqu'ils se furent éloignés, Chinette, Palmyre et le reste de la troupe se perdirent en conjectures.

Qu'est-ce que ça pouvait être que le "numéro" Un phénomène, un enfant cyclope, le rêve !... une femme à deux têtes....

Les langues se turent lorsque l'on entendit le cliquetis et les cahots de la cage.

Gulistan Cantaloube et Maraton revenaient... Gulistan avait l'air enchanté... malgré la pluie qui continuait avec une désespérante persistance.

Maraton, suivait en serre-file....

—Sûr, fit Chinette,— Maraton a aussi son petit coup de sirop, écoutez-le.

L'hercule chantait d'une voix horriblement fausse, laquelle ne le cédait en rien, d'ailleurs, à l'organe de Cantaloube qui exécutait la même romance :

Je m'en allais le soir dans la vallée,
En souriant comme un papillon bleu.

—Oh ! —conclut Chinette,—quand il tient celle-là... il est poivré sec... mais c'est égal... je veux savoir.

Et d'une voix qui n'admettait pas de réplique :

—Maraton ! ici ! — ordonna-t-elle.

L'hercule obéit tout comme le mieux dressé des caniches.

—Qu'est-ce que cela veut dire, — demanda-t-elle d'un ton sec,—et où as-tu pris ta pistache ?...

—C'est le bourgeois qui a été très aimable et nous a régales... Du doux et du dur... en veux-tu, en voilà... Il avait avec lui un vieux tocasson à qui ça n'allait que tout juste... mais le bourgeois n'y demandait point son avis... Enfin, ça y est... et le patron n'avait rien exagéré.

On n'a pas idée de ça... Une affaire superbe !... Tout ce qu'il y a de fin... n'y a pas d'erreur.

Ma foi, Chinette n'était pas la patience même...

—Tu crois que tu vas me faire poser longtemps, Maraton !

Et vlan !... Elle administra en un tour de bras un formidable soufflet à l'hercule.

—Non ! vraiment, Chinette ! — fit celui-ci, en secouant sa grosse tête, comme un chien qui vient

d'être corrigé, — non, vraiment, Chinette, tu n'es pas raisonnable... Puisque je me tue à te dire, depuis un quart d'heure, que c'est une merveille

—Quelle merveille ?... animal ?...

Gulistan prit à faire, et voulant avoir au moins le bénéfice de la surprise :

—Maraton a bien dit : "Une merveille !" la merveille des merveilles !... Ce que je vous amène là, mes enfants, et qui dégoutera tous les phénomènes de toutes les foires, c'est... une femme sauvage !...

—Oh ! voyons-là ! voyons-là ! —s'écrièrent tout d'abord les petits Cantaloube, puis Chinette, puis Palmyre et enfin le reste de la troupe... —Montrez-la-nous, patron !... Laissez-nous la voir, papa... —

Silence dans les rangs ! — fit Gulistan, en accompagnant ses paroles de stridents coups de chambrière. Vous la verrez plus tard ; nous avons des ordres, ça fait partie de nos conventions... Je dois filer au plus vite... et du lest... On ne me l'a donnée qu'à cette condition.

Oui, mais Chinette n'entendait pas de cette oreille.

—Voyons ! patron ! voyons ! Ça ne vous demandera pas grand temps, et vous nous laisserez bien apercevoir par un petit coin... —

Dans la troupe Cantaloube, Chinette faisait la pluie et le beau temps, Gulistan n'avait rien à lui refuser....

—Allons, — dit-il, — prenez une lanterne, soulevez un peu l'avant du bois et regardez-la... pendant une seconde, mais aussitôt... en route.

Chinette et Palmyre, aidées des deux garçons, profitaient de la permission....

Ils soulevaient l'avant du bois.

Et alors, dans le fond de cette cage où le vieux Brutus venait d'expirer... dans ce cube grillagé, tout imprégné de la révoltante odeur du grand fauve, ils aperçurent une créature échevelée, accroupie sur un tas de paille, et qui les regardait de ses grands yeux hagards....

Chinette fronça le sourcil.

—Elle est bien jolie ! — murmura-t-elle, — et ses yeux coururent à Maraton.

Palmyre ajouta :

—C'est une femme sauvage ?... Elle a l'air bien malheureux !...

C'était elle !... la Petite Mai !...

C'était la martyre ! C'était la victime que Fabrice Dementières et son horrible sœur venaient de donner au dompteur... —

Pourquoi se débarrassaient-ils ainsi de leur souffre-douleur ?...

Ceci demande une explication.

La vieille fille qui veillait sans cesse sur la malheureuse séquestrée, était harcelée par la perpétuelle idée de voir lui échapper sa proie.

Deux fois par jour, tout au moins, elle faisait une ronde autour du parc de Vernon... deux fois par jour, elle s'en allait lentement, s'arrêtant, regardant à droite et à gauche, se retournant brusquement, pour s'assurer que, de loin comme de près, elle n'apercevait point quelque chose d'insolite ou un être humain inquietant.

Et comme le lendemain de la nuit où Jules Raisin était venu annoncer sa découverte à Féodor elle se livrait à son espionnage coutumier, elle s'était arrêtée au coin du parc, sondant la campagne de ses gros yeux de chouette, ces yeux perçants, ces yeux féroces, auxquels nul détail n'échappait....

Elle allait continuer sa ronde, lorsqu'elle s'arrêta subitement.

Un homme à une longue distance d'elle, trois cents mètres environ, était appuyé contre un arbre.

Et cet homme... elle le reconnut à l'instant même....

Oh ! elle se souvenait trop bien de lui pour avoir oublié son visage, son allure, sa personne.

À lui aussi, elle avait voué une inextinguible haine.

N'était ce pas grâce à lui que Marcelle avait pu s'échapper !...

Ne les avait-il pas joués, elle et son frère, joués sous jambe !...

Oui, elle en était certaine, elle le reconnaissait bien... Il n'avait guère changé d'ailleurs....

Et lorsqu'il se mit en marche, traînant légère-

ment une jambe après l'autre, un sifflement vipérin passa entre les lèvres de la vieille fille....

—C'est bien lui, — murmura-t-elle, — c'est bien Jules Raisin !...

Et prenant sa course, sans se montrer, rebroussant chemin, elle reprit le chemin de la maison, longeant le mur du parc où elle arriva tout essoufflée.

—Irma ! Fabrice ! — cria-t-elle, — tout est perdu... —

Oui ! tout ! tout !... Ils vont la reprendre... Ils savent où elle est !... J'en suis sûre... —

Vite ! vite !... Ils vont la reprendre !... Irma !... —

Et elle tomba sur une chaise, dégrafant d'un geste brusque son corsage, sa collerette, car elle étouffait.

Le sang lui montait à la gorge... l'émotion avait été tellement violente que pendant un long moment la parole lui manqua, elle crut qu'elle allait avoir un coup de sang.

Fabrice était accouru, pareillement Irma.

Tous deux l'interrogeaient, s'empresaient auprès d'elle.

De la main elle leur fit signe de se taire, puis au prix d'un effort elle murmura :

—Donnez-moi un verre d'eau.

Irma immédiatement la servit.

Elle en but la moitié, trempa son mouchoir et se rafraîchit le front, les joues, les tempes... respira fortement à de longues reprises, et enfin :

—Là... maintenant, je puis parler... J'ai cru que j'allais mourir... —

—Veux-tu me dire ce qu'il y a ? — demanda Fabrice qui bouillait d'impatience.

—Il y a que nous sommes joués... que les Stroganof doivent savoir à l'heure qu'il est où est l'enfant !... Voilà !

Le visage de Fabrice Dementières prit une teinte de cire jaune, tant la bile qu'il avait dans le cœur lui afflua aux joues.

—Si j'en étais sûr, — dit-il en espaçant ses mots avec une effrayante lenteur, — je crois que j'aurais le courage de la tuer.

—Oui !... pour aller au bain... Pour que l'on retrouve le cadavre... Pour que l'on nous arrête !... Tout cela ce sont des bêtises... —

Irma opina du bonnet.

—J'en ai assez d'une fois, — dit elle, — je ne me mettrais pas à cet ouvrage-là... on ne m'y reprendra plus !

Fabrice reprit :

—Enfin, qui est-ce qui te fait croire cela ?...

—J'en suis certaine.

—Montre-nous ta preuve.

—Je suis sûre que je viens de reconnaître cette canaille de Jules Raisin, en sentinelle au pied d'un chêne, à deux cents mètres du mur... —

Les poings de Fabrice se crispèrent.

—Tu as raison... oui !... tu dois avoir raison... Si ce gremlin est revenu dans le pays... c'est évidemment pour nous espionner... Mais, la première chose à faire, c'est d'aller à la glacière, et de voir si on serait venu jusque là, si on aurait réussi à pénétrer dans le parc... —

—Oh ! serait-ce possible !... —s'écria Henriette... —

—Tu n'as jamais voulu avoir un chien, aussi... Tu es tellement entêtée.

—Ah ! parlons-en ! —répliqua Henriette avec aigreur. — Oui, parlons-en !... Je te le conseille ! Avec ça que ça nous a réussi, un chien !... Je me souviens du nommé Porthos !... qui a failli m'étrangler... avec cela que ça sert à quelque chose... Ça vous trahit... Ça s'empoisonne... non... non... En fait de chien... je ne compte que sur moi-même... Et encore... Tu vois... voilà ce Jules Raisin qui revient rôder ici... Tu comprends ce que cela veut dire... —

—Ne perdons pas de temps en paroles inutiles... Je t'en supplie, ma sœur... Voyons d'abord la glacière... ensuite nous visiterons le parc.

La glacière ne leur apprit pas grand-chose, mais en atteignant le mur du parc, les tessons de bouteilles arrachés, et les plâtras tombés du chaperon, leur sautèrent aux yeux.

On était entré dans le parc.

—Et la nuit prochaine, —s'écria Fabrice hors de lui, — tandis que tu ronfles comme une toupie... on enlèvera cette enfant !... Et alors !... ils

seront heureux... Entends-tu bien, Henriette!... Heureux pour le reste de leurs jours!...

Et en prononçant ces derniers mots d'un geste de rage désespérée Fabrice Dementières s'arracha les cheveux....

Ce fut au tour d'Henriette de calmer son frère.

—Voyons! voyons! ne t'affoles pas ainsi, tu vas perdre la tête et te faire du mal... Le mieux est d'envisager froidement la situation. Rien n'est encore perdu... en somme... ils ne l'ont pas... Elle est encore dans nos mains... la première chose à faire, c'est de la sortir de ce trou, puisque l'on peut passer par-dessus le mur, et....

Fabrice lui coupa la parole :

—Oui, mais ils vont revenir!... Nous pouvons les tuer à coups de fusil... nous sommes pleinement dans notre droit.

Henriette d'un fort mouvement de mauvaise humeur haussa les épaules.

—Oui, sans doute, tu es dans ton droit, en tirant dessus, en les tuant, ceux qui s'introduisent chez toi... Tu l'as déjà fait et tu as bien fait... Mais la situation n'est plus la même... nous tenons cette fille enfermée... séquestrée... c'est le mot que l'on emploie... que l'un de ceux qui pénétreraient dans le parc ne soit pas tué net... il parlera, la justice informera, on fera une enquête... Vois tout de suite où ça peut nous mener. Non... il y a mieux que cela à faire. D'abord il faut mettre le "fruit du crime" à l'abri... afin de poursuivre notre œuvre de justice.

Et aussitôt, on envoya le jardinier en course à Souesmes, et la Petite-Mai fut extraite de son trou au moyen d'une échelle qu'on l'obligea à gravir entre Fabrice et Irma, qui ne la perdaient pas de vue.

Que voulait-on encore à la pauvre torturée?

Un tremblement convulsif s'était emparé d'elle... Et dans ses beaux yeux égarés, les grands yeux de velours de Marcelle qui revivaient en elle, apparaissaient maintenant les affres de la folie.

Non! elle n'essayait pas de lutter... Irma avec sa brutalité coutumière pouvait la manier sans crainte, elle n'essayait même plus de se défendre....

La souffrance morale était si violente, elle venait si bien s'ajouter aux tortures physiques, que la malheureuse créature n'avait plus en elle que la résignation d'une bête assommée.

On la remit, attachée de court, dans un galetas des combles... en attendant que l'on pût trouver le moyen de la soustraire à ces incessantes et actives recherches dont elle était l'objet....

Et Fabrice et Henriette tinrent conseil....

Que faire? où aller?... En quel lieu du monde cacher leur proie, maintenant que Fédor était sur la piste?

M. Dementières, ne trouvant rien, était parti par la campagne pour s'assurer que Jules Raisin était toujours en embuscade.

C'est à cet instant qu'il était venu se heurter au campement de la troupe de Gulistan Cantaloube.

Et aussitôt une idée infernale avait germé dans ce monstrueux cerveau.

Jules Raisin, Fabrice en était bien sûr, n'espionnait point les saltimbanques....

Pourquoi ne donnerait-il pas l'enfant à Cantaloube?... Tandis que Fédor et les gens qu'il avait à son service la cherchaient à Vernon même, le dompteur l'emporterait bien loin, et sa trace était encore une fois perdue.

Gulistan Cantaloube était dans la misère, il se trouvait dans la plus mauvaise des passes... Il lui donnerait une somme d'argent... et l'enfant. Plur tard... il la reprendrait... peut-être... pour la confier de nouveau à Irma... Peut-être aussi la laisserait-il au milieu de cette troupe, où elle serait abrutée, malmenée, torturée et maintenue à coup sûr dans la position la plus abjecte.

Non! réellement c'était une véritable trouvaille que ce dompteur qui, tout juste à point, venait de perdre son lion....

Fabrice Dementières le lui remplacerait avantageusement.

Il lui ferait don d'une femme sauvage!...

Eh! eh! c'était tout ce qu'il y avait de plus réjouissant.

Elle était leste, la Petite-Mai... leste comme un singe.... Le dompteur lui ferait exécuter

cent tours de passe-passe... Il trouverait bien le moyen de la dresser.

Et, transporté, Fabrice Dementières se frotta nerveusement les mains l'une contre l'autre....

Comme on peut le croire l'affaire fut vivement bâclée entre Gulistan Cantaloube et Fabrice.

Ordinairement les monstres sont haut cotés, les phénomènes se vendent au poids de l'or....

Là, c'était tout le contraire, Fabrice ne demandait rien pour la "femme sauvage" qu'il allait livrer au dompteur; il donnait même une somme d'argent en plus.

Aussi Gulistan ne se contenait-il plus....

Fabrice l'avait invité à se rafraîchir, avant de lui faire sa proposition, et de rafraîchissement en rafraîchissement, il l'avait quelque peu grisé, tout en lui détaillant les précieux avantages qu'il allait récolter en incorporant dans sa troupe un "numéro" d'un intérêt aussi extraordinaire.

—C'est une fortune dont je vous fais cadeau, — lui avait-il dit.

Gulistan Cantaloube était absolument de cet avis....

Et il avait été aussitôt entendu que, la nuit venue, la cage roulante du lion Brutus entrerait dans la cour de Vernon.

Ce qui s'était fait sans la moindre difficulté et la Petite-Mai attachée, baillonnée, avait été transportée de la maison de Vernon dans l'intérieur de la cage....

Là, Fabrice et Irma qui la tenaient tous les deux, lui avaient enlevé son bâillon et ses liens, et Gulistan Cantaloube enchanté, suivi de Maraton fortement rafraîchi, tout comme son patron, avaient repris la traverse pour revenir au campement des bohémiens.

Mais il y avait un espion qui veillait, — nous le savons.

Jules Raisin, bien qu'il eût de furieuses envies de dormir, n'avait point quitté son poste.

Fabrice Dementières avait bien pensé que Jules Raisin s'apercevrait de l'arrivée de la grande voiture carrée dans la cour de Vernon, car, de l'endroit qu'il avait choisi comme observatoire, on apercevait le grand portail de bois plein fermant la cour de la maison.

Il fallait donc éloigner Jules Raisin à tout prix.

Et cette fois c'était Henriette, à son tour, qui avait trouvé le moyen.

Oh! d'une façon toute simple.

—Apportez-moi un grand, très grand panier, — avait elle dit à Irma.

Ce qui avait été fait à l'instant même.

—Bien... Maintenant il faut atteler le bidet sur la petite voiture, et je vais sortir tout droit par la grande porte, bien en vue, avant l'arrivée des hommes et de la cage.

—Et tu vois si je suis bonne, — avait dit Henriette à son frère, — je me prive pour toi du si grand plaisir que j'aurais à la voir emballer!...

Hélas! ce si simple stratagème devait fatalement réussir.

Le grand portail ne fut pas plus tôt ouvert, la carriole de Vernon ne se fut pas plus tôt mise en mouvement, que Jules Raisin se mit à sa poursuite.

—La voilà! la vieille gargouanne!... Elle l'emporte... où cela?... Faut que je le sache, naturellement, pour le dire à M. Fédor.

Henriette s'était contentée de faire une longue promenade à travers la campagne, passant au pas dans tous les chemins creux.

Puis elle était simplement rentrée à Vernon quand elle avait été bien certaine que l'enlèvement avait dû être exécuté depuis plus d'une heure.

Jules Raisin se rendit parfaitement compte de la bétise qu'il venait de commettre.

—Elle m'a joué, la vieille sorcière!... Elle s'est fichu de moi!... Il a dû se passer quelque chose pendant que je n'étais point là....

Il était arrivé, en monologuant ainsi, jusqu'à la propriété, jusqu'au portail qui venait de se refermer sur Mlle Dementières, rentrant avec son bidet, sa carriole et sa grande manne vide....

La pluie avait cessé.... Un rayon de lune blafarde passait maintenant entre de gros nuages noirs.

Jules Raisin se cognait la tête à coups de poing en s'appelant de tous les noms à lui connus pour

indiquer généralement un idiot et un imbécile, lorsque ses yeux se portèrent vers la terre.

Il ne se trompait pas... Non, la lune éclairait nettement le frayé d'une lourde voiture à quatre roues qui s'étaient fortement enfoncées dans la terre détrempee.

Ce train de voiture, Jules Raisin était certain qu'il n'existait pas dans l'après-midi de ce jour...

Dès lors, la lumière se fit aisément dans son esprit.

—La vieille taupe, c'est sûr maintenant, — grogna-t-il, — tandis qu'elle me promenait d'un côté, on enlevait la ch'tite de l'autre... Où va cette voiture-là? Faut que je le sache.

Mais ce n'était pas chose aisée, à travers la nuit, de suivre le frayé dans un chemin de traverse.

Au premier embranchement, Jules Raisin le perdit.

Le chemin creux était tout plein d'ornières, il était impossible de s'y reconnaître.

Jules revint sur ses pas... retourna dix fois par les mêmes voies... Vains efforts....

—Cette voiture-là a dû gagner la route... la grande route... Et comme elle est lourde... elle ne doit pas aller vite... Faut aller à la route.

Il s'arrêta brusquement :

—Et M. Fédor qui va m'attendre!...

Son parti fut vite pris.

—Tant pis... Faut que je retrouve d'abord cette voiture-là. Demain il serait trop tard....

Et il rejoignit la grande route.

Là, un grand silence....

Sous le clair de la lune, au milieu de la teinte sombre des terres et des sapinières, le long rayon pâle de la route se déroulait à l'infini.

Au loin, tout au loin, en prêtant l'oreille, Jules Raisin crut entendre le cliquetis de plusieurs esieux....

Non, il ne s'était pas trompé... Le bruit persistait bien dans la direction de la route d'Orléans.

—N'y a pas à dire, — fit-il, — faut que je le retrouve... Bête que je suis... Je ne me donnerais pas tout ce mal là si je n'avais point coupé dans le pont de cette vieille horreur que le diable emporte!...

Et le voilà filant le long de la grande route et claudiquant de toutes ses forces....

Dame, les voitures avaient de l'avance.

Le long repos de tout un jour, le fourrage et l'avoine avaient rendu des jambes aux haridelles.

Les cinglées de coups de fouet de Gulistan Cantaloube et de Maraton les activaient aussi à qui mieux mieux.

Mais n'importe, Jules Raisin se pressait, se pressait... et cependant il ne gagnait pas de terrain, le même espace infranchissable continuait à les séparer toujours.

—Bon Dieu de sort! — fit-il en s'épongeant le front tout trempé de sueur. — Je n'y arriverai jamais... Et je commence à être joliment las!...

Que faire?... Faut suivre pourtant... Je suis sûr que la grosse guimbarde dont j'ai vu le frayé doit être par là.... Et M. Fédor!... quel ce qu'il va dire?... Il va croire que je l'ai lâché! Faut que je marche, pourtant... Faut que j'y arrive....

A suivre

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils. — Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier



—Tu sais, le docteur a déclaré que le petit avait la picotte. . .
—Quelle chance ! plus à craindre que tes parents viennent s'installer chez nous.

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a 27,000 hommes à New York qui vivent au crochet de leurs femmes, nous apprend le dernier recensement.

—La ville de Lynn, Mass, compte plus de 5,000 habitants, tous cordonniers qui font de 1,200,000 à 1,700,000 paires de chaussures par année, valant \$1,000,000. Les femmes de Lynn gagnent \$60,000 par année, à attacher les chaussures expédiées dans l'Amérique du Sud.

—Il y a, aux Etats Unis, 24,547 soldats sous les armes. Ils sont commandés par 2,188 officiers. On est loin des armées formidables qui sous prétexte de veiller à la défense des vieux pays, forcent les populations à subir des taxes écrasantes. Au Canada, qui est aussi grand que l'Europe, il y a une "armée permanente" de . . . 950 hommes. C'est plus qu'il n'en faut. La force totale de la milice canadienne est de 36,783 hommes, divisés comme suit : cavalerie, 1,944 ; artillerie de garnison, 1,023 ; génie, 179 ; infanterie, 31,297. Toute cette force est exercée et habituée à agir de concert. La milice est sous les armes à peu près quinze jours par année.

—On faisait subir un procès à un homme accusé d'avoir vendu de la boisson le dimanche. La bière était la boisson en question, et l'avocat du défendeur prétendait que la bière n'était pas une boisson enivrante. Le premier témoin appelé était un employé d'une brasserie.

—Considérez-vous la bière comme une boisson enivrante ?

—Non, monsieur.

—Combien pouvez vous en boire sans vous enivrez ?

—Je l'ignore. Je l'ai jamais essayé.

—Combien de verres de bière pouvez-vous boire dans une journée ?

—Quatre-vingt ou quatre vingt dix.

Le témoin suivant fut le contre-maître de la brasserie.

—Vous ne croyez pas que la bière soit enivrante ?

—Non, monsieur : je parie votre vie.

—Vous êtes-vous jamais enivrez avec de la bière ?

—Non, monsieur.

—Combien de verres pouvez-vous boire dans une journée ?

—Oh ! 120 environ.

L'autre témoin était un aubergiste

—Combien de verres de bière pouvez-vous boire dans une journée ?

—Peut-être 180, peut-être 200.
Puis vint l'interrogatoire du chef de la fanfare locale.
—Vous croyez que la bière n'est pas enivrante ?
—La bière n'est pas enivrante, non !
—Combien pouvez-vous en boire par jour ?
—Que voulez-vous-dire, juge ? Des barils ou des verres ?

Madame John McLean nous écrit de Barrie Island, Ont., 4 mars 1889, comme suit : " J'ai beaucoup souffert de névralgies pendant les neuf dernières années, lorsqu'on me conseilla d'employer l'Huile de Saint-Jacob, et c'est avec reconnaissance que je la proclame le meilleur remède contre ces douleurs, car l'usage que j'en ai fait m'a procuré le plus grand bien."

AVIS AUX MÈRES.—Le " sirop calmant de Madame Winslow " est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin " s'épanouit comme un bouton de fleur. " Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les genévives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

CHOSE SINGULIÈRE

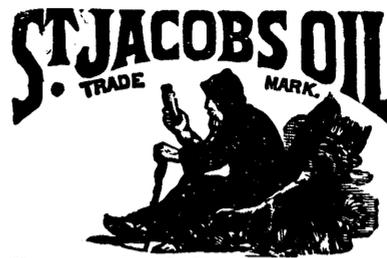
Mais on a vu des millionnaires mourir de faim. C'est incroyable, direz vous, il n'y a que ceux qui sont dans la plus grande misère qui peuvent mourir ainsi : cependant, tel est souvent le sort de celui qui est affligé de dyspepsie. La dyspepsie est peut-être de tous les maux qui s'attaquent à l'homme celui dont les ravages sont les plus terribles, lorsqu'elle n'est pas promptement guérie. Le siège de cette maladie est l'estomac, la partie du corps humain où sont tous les organes de la vie. Les désordres d'estomac que cause cette maladie empêchent toute digestion et obligent le malade à se priver de nourriture. et plus le mal s'aggrave, plus l'abstention doit être complète.

La conséquence nécessaire est l'affaiblissement du ma'ade, la pauvreté du sang, les maux de tête, les migraines, les vents, les indigestions, les constipations et une foule d'autres maux. Il est inutile de décrire les symptômes qui accompagnent ces maladies ; ceux qui en sont atteints savent quelles souffrances atroces il leur faut endurer et à quel prix ils voudraient s'en défaire. Bien des remèdes ont été signalés jusqu'ici comme devant faire disparaître cette maladie, mais il n'en est rien. Moins prétentieux que les inventeurs de ces remèdes, nous promettons bien des guérisons mais dans tous les cas des soulagements considérables à tous ceux qui voudront employer *Le spécifique* du Dr Ed Morin. En vente chez tous les marchands de médicaments.



A toute mère qui enverra son nom et son adresse sur une carte postale nous lui enverrons deux échantillons de la nourriture LACTÉE de NESTLÉ pour quatre repas. Cette nourriture, n'exige pour sa préparation qu'un peu d'eau. C'est la diète la meilleure et la plus sûre pour protéger les enfants contre les maladies provenant des chaleurs d'été. Parlez en à votre médecin.

THOS. LEEHING & CIE., Seuls Agents
25, rue St-Pierre, Montréal



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉVRALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la malle sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

Une Chevelure

Exubérante ne peut être conservée qu'en entretenant le cuir chevelu propre, frais et libre de toute teigne, ainsi que le corps dans une bonne condition de santé. La grande popularité de la *Vigueur des Cheveux d'Ayer* est due à ce qu'elle nettoie le cuir chevelu, favorise la pousse des cheveux, empêche leur chute, et leur donne ce doux et soyeux luisant si essentiels dans la beauté parfaite.

Frederick Hardy, de Roxbury, Mass., un monsieur âgé de cinquante ans, perdait ses cheveux rapidement et ce qui restait, tournait au gris. Après avoir fait l'essai de différentes préparations, sans aucun bénéfice, il commença à se servir de la *Vigueur des Cheveux d'Ayer*. " Elle arrêta la chute," écrit-il ; " et, à ma grande surprise, fit que mes cheveux blancs (sans teindre le cuir chevelu) devinrent de la même nuance brune qu'ils avaient quand j'étais dans ma vingt-cinquième année."

Dix Ans Plus Jeune.

Mme. Mary Montgomery, de Boston, écrit : " Pendant des années, j'étais obligée de porter un bonnet pour cacher une place chauve sur le sommet de ma tête ; mais maintenant, j'ai serré joyeusement mon bonnet, car votre *Vigueur des Cheveux* en a amené une nouvelle pousse. Je pouvais à peine en croire mes yeux quand je vis d'abord mes cheveux pousser ; mais ils y sont, et j'en suis enchantée. *Je parais dix ans plus jeune.*"

Un pareil résultat a eu lieu, en faisant usage de la *Vigueur des Cheveux d'Ayer*, pour Mme. O. O. Prescott, de Charlestown, Mass., Mlle. Bessie H. Bedloe, de Burlington, Vt., Mme. J. J. Burton, de Bangor, Me., et d'autres personnes en grand nombre.

La perte des cheveux, peut-être, est due à l'impureté du sang ou aux désordres de l'estomac et du foie, et dans ce cas, un traitement par la *Salsepareille d'Ayer* ou bien par les *Pilules d'Ayer* jointes à la *Vigueur*, peuvent être nécessaires pour donner la santé et le ton à toutes les fonctions des organes du corps. En même temps, on ne saurait trop dire que nul de ces remèdes ne peut faire beaucoup de bien sans un essai persévérant et une stricte attention à la propreté et à la sobriété.

Ayer's Hair Vigor,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens et les Parfumeurs.

A. BURTEAU & FRÈRES

MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE
22, rue Sanguinet, Montréal
Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone Basin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc Téléphone 140

MAISONS RECOMMANDÉES

RIMOUSKI
Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

QUEBEC
Magasin du Louvre, COTE & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Etapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

SOREL
HOTEL BRUNSWICK. J. Fish, Prop

MONTREAL
RESTAURANT OCCIDENTAL
121, rue Vitré, Montréal

GEORGES CHARTRAND
1634, Notre-Dame
Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

HOTEL JACQUES-CARTIER
23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
J. P. MARTEL, Prop. Montréal

ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro 180 - RUE SAINT - JACQUES - 180
Edifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Éleveur 46 plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
ARCHITECTE
Successor de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
Architecte et Mesureur
897, RUE STE-CATHERINE
Entre les rues Delormier et Parthenais
Montreal

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demands de Brevets d'Invention, marques de commerces, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,
ARCHITECTES
Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial
107, RUE SAINT-JACQUES
Télé. Bell 1800 MONTREAL

DR J. LABONTE
CHIRURGIEN-DENTISTE
258, RUE ST-LAURENT
Extract'on de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

G. MANN
ARCHITECTE
New - York Life Building
Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820.

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS
Beware of Imitations.
NOTICE OF AUTOGRAPH LABEL OF THE GENUINE HARTSHORN
Insist upon having the HARTSHORN. SOLD BY ALL DEALERS. Factory, Toronto, Ont.

PACIFIQUE CANADIEN

Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. +11.45 a.m., 4.15 p.m.
 †Portland, Boston, —9.00 a.m., +8.15 p.m.
 Toronto—9.20 a.m., +8.45 p.m.
 Détroit, Chicago, etc., *8.45 p.m.
 S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +11.45 a.m.
 Montréal Jct, St-Anne, Vaudreuil, *9.20 a.m., 12.30 p.m. 5.15 p.m., 6.15 p.m., +8.45 p.m.—11.20 p.m. samedi seulement.—Samedi 1.30 p.m. au lieu de 1.30 p.m.
 St-Jean, Sherbrooke, 9.00 a.m. 4.00 p.m. †8.30 p.m.
 Winchester, *9.20 a.m. 5.15 p.m. +8.45 p.m.
 Newport, 9.00 a.m., 5.45 p.m., +8.15 p.m.
 Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., *8.30 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, *8.25 a.m., 3.30 p.m. [Diman. seul.] et *10.00 p.m.
 Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
 Ottawa, *8.50 a.m., 4.40 p.m. *8.40 p.m.
 Winnipeg et Vancouver, *8.40 p.m.
 St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.
 St-Jérôme, 5.30 p.m.
 Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.55 a.m., 3 p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. 6.20 p.m.—Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

De la gare Bonaventure

Chambly et Marrieville 9.00 a. m., de St-Lambert, faisant connection avec le train qui laisse la gare Bonaventure à 8,30 a.m. Marrieville, St-Césaire, Farnham, 5. p.m. †Samedis exceptés. †Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. Chars-palais et chars-dortoirs. † Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection

LAURENT LAFORGE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada. Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre. Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1207

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 51

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS-ET-DEMI (3½) pour cent, sur le capital payé de cette Institution, a été déclaré pour le semestre courant et sera payable au bureau de la Banque, à Montréal, le et après LUNDI, le 1er JUIN prochain. Les livres de Transfert seront fermés du 18 au 31 Mai, inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la Banque, mercredi, le dix-sept Juin prochain, à une heure p. m.

Par ordre du Bureau.

A. D. MARTIGNY, Dir.-Gérant.

Montréal, 18 avril 1891.

GUERISON PROMPTE

DES BRONCHES ET DES BRONCHITES

PAR LE

SINOP DE TÉRÉBENTHINE.

N. B.—Demandez-le toujours comme suit: *Sinop de Térébenthine du Docteur Laroche*.

En vente chez tous les pharmaciens.

50 cts le Flacon.

OXYR

GUERIT la dyspepsie, la consommation, les scrofules, débilité générale, les erreurs de jeunesse, etc.

Prix : 10, 35 et \$1.00

Envoyez sur réception du prix

OKIE Ag. Boite 748,

Montreal, P. Q.

En vente chez S. LACHANCE

pharmacien,

1540, Sainte-Catherine



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla l'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I. et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable a. l. i. de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Poreous Plasters " (les seuls emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,

Agents généraux pour le Canada.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.

LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME

Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
 Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

24 NOTRE-DAME MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

LZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

PRENEZ LE REMÈDE DR SEY

LE GRAND REMÈDE FRANÇAIS contre la DYSPEPSIE, les AFFECTIONS BILIEUSES, la CONSTIPATION et toutes les maladies de l'ESTOMAC, du FOIE et des INTESTINS.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : \$1.00

Le Musée des Familles, publication bilingue Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1889) : Paris, 14 francs, Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 15, rue ouflob, Paris (France)

Voitures d'Enfants !

(EnJONC, AMBOU, etc., depuis \$6.50 à \$30.—50 différents modèles



Aussi le plus grand choix de MEUBLES de la Puissance. Escompte spécial accordé aux acheteurs hors Montréal.

RENAUD, KING & PATERSON

Meubles et Literies,]

652, RUE CRAIG, MONTREAL

Banque Ville - Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI pour cent (3½ p.c.), payable le PREMIER jour de JUIN prochain, a été déclaré pour le semestre courant, sur le capital versé de cette institution.

Les livres de transport seront en collocation fermés du 20 au 30 mai inclusivement. Avis est aussi donné que l'assemblée générale annuelle des actionnaires de la dite banque aura lieu en son bureau principal à Montréal, MARDI, le SEIZE JUIN prochain, à midi.

Par ordre du bureau de direction.

U. GARAND.

Caissier.

MAISON BLANCHE

65, RUE ST-LAURENT

Vente extraordinaire d'articles pour hommes

Tels que : Chemises et Cravates de haut goût. Sous-vêtements, qualité extra. Gants, Mouchoirs, Parapluies, etc.

BAS PRIX.

EMPLOYEZ LES

TRAIS

"Crown Brand"

Vendus par tous les épiceries importants

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées

EOOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFFBUNTIN,

Artiste-peintre. No 62, rue St-Jacques, Montréal

Elixir Resineux Pectoral



Voulez-vous ne plus tousser ? Faites usage de l'Elixir Resineux Pectoral, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Poumons. De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation. A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant :

MARQUE DÉPOSÉE

Montréal, 27 mars 1889.

Après avoir pris connaissance de la composition de l'Elixir Resineux Pectoral, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des poumons en général.

N. FAPAND, M. D.

Professeur de chimie

à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire
 Joliette, P. Q., Canada

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MÉDICAUX

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres

Savons No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14 Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES.

Saint Eustache. P. Q.

PILULES ROSES POUR PERSONNES FAIBLES

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou en voyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant à THE Dr. WILLIAMS MED. CO., Brockville, Ont.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

NETTES

— POUR —

DRAPERIES !

AVIS AUX DAMES

Nous venons de recevoir un LOT très considérable de NETTES pour DRAPERIES de ROBES qui surpassent tout ce que nous avons eu précédemment. Ils consistent en

FISH NET

de 1½ de verge de large, vendu pour 40c — LA VERGE — 40c
Remarquez bien le prix, 40c la verge, 1½ verge de large.

INTÉRESSANT POUR PLUSIEURS

Viennent d'être reçues : DENTELLES de SOIE NOIRE de 12, 15, 18, 22, 30 pouces de largeur pour épaulettes, qualités supérieures, dessins nouveaux. Prix très bas.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marcailhou, 20c; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, opérisse mazurka, Pyllemann, 20c; Marioulette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c; Race Course, galop, C.-D. Blake, 20c; Marche Fantastique, A. Latour, 15c; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué
11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. YON,
1898 rue Sainte-Chatherine.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr.; six mois : 10 fr.; Union postale, un an : 20 fr.; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France)

**'GRANDE REOUVERTURE DE
L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS**

2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chaboillez

Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la piastre pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

DUPUIS LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chaboillez

14782



Johnston's Fluid Beef

Prenez de la force et restez forts en buvant régulièrement du Johnston Fluid Beef

Nouveautés du Printemps ! !

J. R. Bourdeau

IMPORTATEUR des célèbres Chapeaux Marsland & Co., Christy & Co., Woodrow, Sifton & Tarkington, Lincoln & Bennett, etc.—97, RUE ST-LAURENT



DE W. D. McLAREN
Est Riche comme Levain

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
197 rue St-Laurent

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,983 37
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTRÉAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,
Agent du département français.

J. H. ROUTH & Co.,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et privilégiées de campagne assurées à de très bas taux.



TIRAGES EN JUIN 1891 : 3 ET 17 JUIN

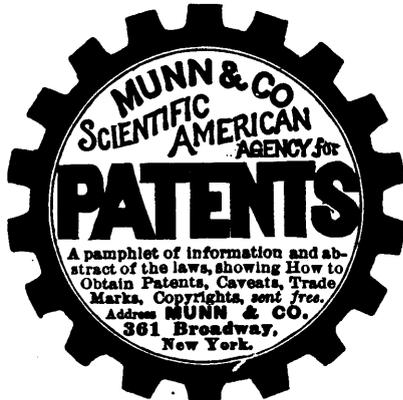
3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires à

S. E. LEFEBVRE, Gérant
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada



THIS PAPER may be found on the 25th Dec. at Rowell & Co's Newspaper Ad. Printing Bureau (25 Beckett St.) where advertising contracts may be made for the NEW YEAR.

Attraction sans précédent

Plus deux millions distribués



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises légalisées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

E. J. Emery
Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, valons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

E. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 16 JUIN 1891

PRIX CAPITAL - - - \$600,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

| | |
|------------------------------|-----------|
| 1 PRIX DE \$600,000 est..... | \$600,000 |
| 1 PRIX DE 200,000 est..... | 200,000 |
| 1 PRIX DE 100,000 est..... | 100,000 |
| 1 PRIX DE 50,000 est..... | 50,000 |
| 5 PRIX DE 20,000 sont..... | 40,000 |
| 5 PRIX DE 10,000 sont..... | 50,000 |
| 10 PRIX DE 5,000 sont..... | 50,000 |
| 25 PRIX DE 2,000 sont..... | 50,000 |
| 100 PRIX DE 800 sont..... | 80,000 |
| 200 PRIX DE 600 sont..... | 100,000 |
| 500 PRIX DE 400 sont..... | 200,000 |

PRIX APPROXIMATIFS

| | |
|-------------------------------|---------|
| 100 PRIX DE \$1,000 sont..... | 100,000 |
| 100 PRIX DE 800 sont..... | 80,000 |
| 100 PRIX DE 400 sont..... | 40,000 |

PRIX TERMINAUX

| | |
|-------------------------------|-----------|
| 1,998 PRIX DE \$200 sont..... | \$399,600 |
|-------------------------------|-----------|

3,144 prix se montant à..... \$2,159,600

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$40; Demis, \$20; Quarts, \$10
Huitèmes \$5; Vingtièmes \$2;
Quarantièmes \$1.

Prix des clubs, 65 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les taxes, et nous paierons tous les frais d'Express des BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez :

PAUL C. INRAD,
NOUVELLE-ORLEANS, La

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGEES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année qui suivra celle-ci.